

Cette ligne entre nous

Par Stéphane Drouot

lundi 5 janvier 2015

Copyright(c) 2015 - Stéphane Drouot

Copyleft : Licence Art Libre / Creative Commons By-SA

Avant - Propos

Je ne me souviens pas complètement de ma naissance et si j'écris ces lignes, ce n'est pas vraiment pour constituer une biographie. Ma vie n'a finalement que peu d'importance mais elle offre un point de vue assez unique sur un monde révolu. Alors même que je contemples un futur dont je fus l'architecte, je suis pris par un regret qui m'impose l'écriture de ces quelques pages, non pas comme une excuse, mais comme un exorcisme de ce qui fut. Mon nom est Nathan Tellis. Ceci est ma vie.

Tome 1 : Révélation

Chapitre 1 : Le temple

Je suis né quelque part en France, quelques temps après ce que tout le monde s'accorde désormais à appeler l'apocalypse financière de 2012. Mes parents étaient de braves gens, simples et gentils. Je suis heureux d'avoir pu passer autant de temps avec eux.

J'ai grandi dans une petite communauté où l'entraide était une activité nécessaire à notre survie. Mes souvenirs d'enfance sont, maintenant encore, pour moi source d'une chaleur qui a ensuite rapidement disparue. Nous n'étions que tous les trois, à cette époque, un enfant était une charge difficile à assumer. Mon père travaillait au champs, ma mère était plus manuelle. Je me souviens du son des aiguilles à tricoter s'entre choquant qui a bercé toute ma jeunesse. Je me souviens de l'odeur chaude et boisée de la cheminé et du chaudron ancestral qui trônait en permanence au dessus du foyer. Je me souviens du carrelage épais et froid sur lequel on m'asseyait durant les repas. Je ne bougeais pas, observant le plus souvent ce qui se passait entre mes parents, souvent soucieux, sans faire de bruit. Je me souviens aussi de mes premiers pas, de mes premiers mots. Cette reconfiguration architecturale qui me valut presque de m'étouffer dans ma salive. Ma première phrase... ce regard terrifié dans les yeux de mes parents qui tentaient tant bien que mal de cacher leur dégoût. Mon père était fier je crois, autant qu'effrayer. Ma mère s'était enfuie dans la cuisine pour se mettre à pleurer. Je l'avais entendu et avait sourit doucement, pour tenter de reconforter mon père qui me tenait dans ses bras.

J'étais encore très jeune pour ces premiers mots et j'avais du attendre pour les prononcer. Attendre la certitude qu'ils seraient compris, ce qui impliquait non seulement maîtriser la langue de mes parents, que je ne connaissais pas encore vraiment, mais surtout, il me fallait pouvoir utiliser cette mâchoire sans muscle et sans dents ; et cette petite langue maladroite, à peine capable de me permettre d'ingurgiter ma nourriture. Pour cette première phrase, j'avais choisi un moment où nous étions tranquilles, où mes parents, après une journée de travail seraient fatigués, posés dans leur lecture ou quelque chose.

Mon père lisait un vieux livre technique sans intérêt en me tenant dans ses bras. C'est ce moment que j'avais choisis pour énoncer les mots suivants : « Parents, sans vouloir vous alarmer, je pense que vous devriez savoir qui je suis. »

Mon père m'avait alors mis sur ses genoux, m'avait regarder plus sévèrement que je ne l'avais vu de ma courte vie et avait entamé un dialogue. Il savait, il l'avait su depuis longtemps et je crois, même si nous n'en parlerions jamais, qu'il attendait seulement que je me manifeste. Il avait lu dans des journaux qu'il avait trouvé à la ville – les journaux n'arrivaient plus le jour même et étaient souvent partager entre les familles ; le papier et l'acheminement étaient devenu difficile, la pénurie d'énergie rendaient les choses vitales seulement accessible – des rumeurs sur ce genre de phénomènes. Ces enfants étranges, qui prophétisent et font des miracles. Il avait lu des explications qu'il avait trouvé insatisfaisantes. Mon père connaissait le temple, mais il n'était pas près à me partager avec le monde, pas encore. Dans un autre monde, il aurait été professeur ou ingénieur. La vie avait voulu que ses études deviennent obsolètes et il s'était résigné à faire pousser des tomates et des pommes de terre, comme tant d'autre lors de l'exil urbain qui suivit l'apocalypse économique.

Cette première conversation avec mon père avait été très instructive. Il m'avait annoncé son intention de me garder, pas comme un prisonnier mais comme un compagnon. J'étais libre de partir quand bon me semblait, mais il préférait que je reste, pour ma mère, pour lui. Je comprenais leur

peine. En quelques instants, j'avais cessé d'être leur petit bébé, leur enfant chéri. J'étais devenu cette créature étrange, cet animal savant. J'entrepris donc d'apprendre rapidement à architecturer ce petit corps pour marcher dans un premier temps, ce qui n'était pas simple. J'avais réussi à utiliser ces petites mains pour écrire sur du papier, pour aider mon père à optimiser ses cultures. Je parlais peu à ma mère que j'effrayais encore un peu.

A l'âge d'un an, je commençais à développer des théories qu'aucun de mes deux parents ne comprenait réellement. Mon père souriait d'un air approbateur, mais je voyais bien dans ses yeux le désespoir de gens perdu dans un dédale sans fin. J'avais commencé à créer des réseaux neuronaux électroniques, avec le peu de matériel que j'avais réussi à amasser. Ma connaissance avancée en technologies diverses désormais réduites à néant – personne n'avait l'électricité courante à cette époque, elle n'était distribuée que quelques heures par jour, et dans la campagne où nous étions, nous nous partageons ces quelques heures entre voisins – m'avait permis de construire un organisme électronique. A la différence du photovoltaïque, il ne nécessitait pas de composants limités et pouvait se réparer lui même. Il y avait une sorte de noblesse dans le codage primitif des formes de ce premier réseau. Rapidement, notre hameau fut le premier à avoir de l'électricité permanente. Mon réseau se rependait par les lignes électriques installées et commençait doucement à offrir un bénéfice à la communauté.

Mes parents durent se résoudre à parler de moi, à expliquer ce que j'étais aux habitants un peu simple qui ne comprenaient pas d'où une telle technologie pouvait émerger. Les villageois comprirent l'importance de me garder pour eux et jusqu'à mes trois ans, je réalisais des miracles pour leur communauté, leur apportant des innovations technologiques – qu'ils revendaient parfois aux villages voisins. À trois ans, je commençais à enseigner la mécanique, la bio-mécanique et la computation chaotique aux quelques ingénieurs des villages alentours qui venaient – parfois par plusieurs jours de vélo ou de marche – pour m'écouter parler.

Je crois que le fait d'avoir pu grandir dans une communauté aussi proche, aussi soudée et aussi isolée était un avantage incomparable pour mon développement psychologique. Mais cela ne dura pas longtemps. Avant mon quatrième anniversaire, alors que je finissais juste de mettre en place les outils que j'avais passés une année à fabriquer de bric et de broc pour offrir une solution définitive aux problèmes d'énergies que mon réseau avait réussi à palier mais pas à annihiler, arrivait un objet volant très étrange. Il se posa dans le jardin de mes parents et deux jeunes adultes de 17 et 19 ans en sortirent. Je me souviens de leur visage comme si c'était hier. Ils avaient les joues creusées, les traits émaciés, presque cadavériques. Je n'avais jamais vu de gens de leur âge avoir l'air tellement usés... et je compris très rapidement. Je ne sais pas ce qui m'avait atteint en premier : la considération que j'avais cessé de dormir longuement et que je leur ressemblerais probablement d'ici une dizaine d'années ou la sensation de communion très forte que je ressentis pour la première fois lorsque leur yeux se posèrent sur moi.

Le plus jeune s'était approché de moi et n'avait même pas fait l'effort d'ouvrir sa bouche. Il n'y avait pas de mot. Il avait touché mon essence sans bouger, sans parler, juste en me regardant. J'avais vu à l'intérieur de lui. Cette paix, ce calme et cette tourmente. Je réalisais très rapidement la valeur de cette expérience et je tentais de m'y accrocher, c'est alors que je vis toutes les personnes que je connaissais, comme si je pouvais les toucher, comme si l'espace avait perdu son sens et que tous étaient là, près de moi.

« Nous appelons cela Harmonie » avait balbutié le garçon qui n'avait visiblement pas spécialement l'habitude de parler. Je savais ce que c'était, il n'eut pas besoin de m'en expliquer plus. Je savais ce qu'il était venu faire. L'autre garçon, qui était plus à l'aise avec la langue parlée, avait été convaincre mon père de me laisser repartir avec eux. Il n'avait pas parlé longtemps, quelques secondes à peine. Mes parents attendaient ce jour depuis que j'avais énoncé mon intention, depuis ma première phrase. J'allais quitter la communauté, j'allais quitter les sages et rejoindre le temple pour être

parmi les miens.

Le voyage ne fut pas très long, mais j'étais en admiration face à la machine qui nous servait de transport. Je n'avais jamais vu de machine volante auparavant et celle-ci présentait une technologie fort ingénieuse. Avant même de m'être rendu compte que je me posais la question de son fonctionnement, je vis les plans, les phases de test, la théorie derrière la forme d'énergie utilisée pour son fonctionnement apparaître dans ma conscience. Le flash m'abasourdit et je m'endormis sur le coup. À mon réveil, la machine arrivait au dessus des rues de Paris. Pour la première fois de ma vie, je voyais la tour Eiffel dont les saviens étaient encore si fier et ne compris pas spécialement leur engouement pour cet édifice de métal à la structure géométrique basique. L'aéronef longeait la Seine à grande vitesse et les images de la construction de la tour Eiffel ainsi qu'un nombre incroyable de statistique sur son usage, les visites, les suicides, l'entretien de son éclairage et le tonnage de traitement antirouille qu'elle nécessitait. Je demandais alors timidement à mes compagnons de voyage lequel d'entre eux savait autant de chose sur le monument de métal. Le plus vieux, au volant de l'engin fit mine de m'ignorer. Le second, le plus jeune et le plus frêle se retourna vers moi en souriant. Sa voix était encore rauque quand il prononça ces mots impossibles : « Nous n'avons aucun intérêt pour ça. Ce a quoi tu accède, c'est la conscience collective ».

Sur ces mots, je vis s'élever en face de moi, le nouveau point culminant de la capitale, un bâtiment si radicalement différent des autres qu'il semblait vivant... il était vivant. C'était une structure dans l'idée assez comparable à mon réseau électrique, mais beaucoup plus subtile. Au pied du Temple, une quantité massive de saviens faisaient la queue. Certains apportait des provisions, des offrandes, d'autres venaient avec des idées, des plans, des machines dans l'espoir d'être reçu par l'un d'entre nous. Les saviens nous appelaient les enfants bleus. Ce terme était dérivé d'un concept *new-age*... une question de couleur d'aura, la notre étant – paraît-il – indigo. C'est à ce moment là, que pour la première fois m'atteint la nature profondément mystique de mon existence. Jusqu'à présent, dans ma petite communauté, j'avais tenté de faire de mon mieux, de rendre service. Dans le temple, je serai désormais, pour tous ces gens, un envoyé des cieux, un représentant de Dieu, une créature d'un autre monde.

Le petit aéronef se posa incroyablement doucement sur une gigantesque dalle d'une matière qui m'était profondément inconnue. À vrai dire, tout le temple m'était inconnu. La lumière était diffusé d'une façon extrêmement efficace et organique, au travers des murs, le sol était fibreux, sans armature sous-jacente. Le confort était incroyable à la fois pour la marche et pour s'asseoir et discuter. Il n'était pas rare de voir par endroit, des pèlerins assoupis sur les marches ou dans un lobby, à même le sol. Les deux garçons me guidait dans un petit couloir qui débouchait sur la grande salle du Temple. Cette salle ressemblait à s'y méprendre à un patchwork de tous les lieux de culte dont j'avais pu voir des images et cela ne m'apparut pas comme anodin. Au centre, une grande table où siégeaient une dizaine d'enfant de deux à dix-neuf ans. L'aîné était celui qui pilotait le véhicule. Dans cette salle, aucun adulte. Les autres enfants me regardait souriant, certains avec un air un peu mesquin. Un petit brun d'une dizaine d'année fût le premier à m'adresser la parole : « Quel est ton nom ? »

« Nathan Tellis » avais-je répondu candidement. La table entière s'était mise à rire comme un seul bloc. Pas d'un rire honnête, mais d'un ricanement narquois qui m'avait fait froid dans le dos. Une forme de désapprobation courtoise mais amère dont le goût, encore maintenant me fait grincer des dents. Une petite blonde, d'un an de plus que moi prit alors la parole : « Ça c'est ton nom d'esclave. Rituellement, le premier geste symbolique d'un enfant bleu est d'abandonné le nom qui lui a été imposé par les géniteurs de sa chair et d'en choisir un nouveau pour lui-même. » Son sourire était le plus franc de tous. Il y avait quelque chose d'enfantin encore dans ses traits qui semblait avoir disparu de tous les autres visages de l'assemblée. Les enfants bleus me faisait d'autant peur que leur apparence physique me rappelait la mienne en bien des traits. Cette façon brutale de s'adresser à l'autre, ces yeux fixes, ce regard perçant, sable et froid.

Cette coutume de se choisir un nom était beaucoup plus simple pour les autres enfants, dont l'âge d'arrivée au Temple dépassait rarement les un an. Je m'étais attaché à mon patronyme, comme je m'étais attaché à mes parents. On m'expliqua que si je voulais m'intégrer à la communauté des enfants bleus, il fallait que j'apprenne à me défaire des traditions de mes géniteurs. Je n'étais plus un sapiens désormais... je n'étais plus un sauvage. J'étais un membre du Temple, un envoyé des cieux et je devais me conformer l'image de ce que l'on attendait de moi.

Chapitre 2 : Les framboises blanches

Je n'ai jamais vraiment réussi à trouver un nom pour moi même qui me satisfasse plus que celui que mes parents m'avaient donné, en conséquence de quoi j'avais fini par abandonner l'idée même d'en trouver un. Cette attitude me valut d'être mis rapidement en marge de notre petite société. Il y avait tout un climat de sous-entendu et de prérequis que je ne maîtrisais pas dans un premier temps et duquel j'appris à me désintéresser au profit de l'aide que je pouvais apporter aux visiteurs et de l'atmosphère sobre et calme dont je réussissais rapidement à tirer le meilleur parti pour mes expérimentations et mes recherches. Le monde extérieur aurait pu être à feu et à sang, l'intérieur du Temple nous paraissait hors du temps, détaché des problèmes des sapiens.

Parmi les enfants bleus, il n'y avait pas de leader. Le partage de cet accès à la conscience collective rendait les débats obsolètes, le consensus inévitable. Les réunions que nous avions, occasionnellement autour d'un repas, avait pour unique but de nous répartir les tâches. J'étais toujours satisfait de pouvoir me dévouer à la réception des sapiens, ce que les autres considéraient le plus souvent comme une corvée. Même si je n'avais finalement que trop peu de temps à accorder à tous ces pèlerins qui venait trouver des remèdes à leurs problèmes, je m'efforçais de mon mieux de les diriger dans la bonne direction, à corriger leurs équations en prenant le temps d'expliquer leurs erreurs sans jamais les prendre de haut. À posteriori, il me semble logique que cette attitude eu parut inacceptable à certains enfants bleus.

La vérité, c'est que j'avais eu l'habitude d'être différent durant les années passées dans ma famille natale, je n'avais jamais réellement eu besoin d'appartenir à un clan, à un groupe et je n'avais que faire des regards désapprobateurs ou des mesquineries usuelles de mépris à mon rencontre ou à celui des sapiens. J'étais là pour aider, pour mettre ma vie au service du monde, comme je l'avais fait plus tôt dans mon petit village.

Cette éloignement ne fit que s'aggraver le jour de mes 6 ans. Mon père était venu me rendre visite dans le but de me souhaiter un bon anniversaire. N'existant pas de protocole prioritaire pour la famille des enfants bleus – j'étais en effet le seul à garder contact avec la mienne, mon père surtout, ma mère avait eu un second enfant ce qui lui donnait une bonne excuse pour ne pas faire le déplacement et avoir une discussion dont elle ne pouvait pas vraiment suivre le contenu avec son fils de six ans – mon père avait donc fait les deux jours de voyage à pied depuis notre village et fait encore la queue pendant deux jours dans le lobby du temple. Les gens s'organisaient parfaitement dans le lobby pour se nourrir et le système en place s'était spontanément généré en respectant les règles de bienséance et de savoir vivre que les sapiens projetaient sur nous, comme des idoles religieuses.

Après quatre jour d'attente, il put donc me présenter le projet qu'il avait pour le réseau électrique que j'avais monté et qui continuait doucement à s'étendre par lui même aux villages alentour, et avait même atteint la grande ville la plus proche. Mon père me racontait fièrement qu'il était passé par cette ville que l'électricité permanente avait rendu à nouveau vivable et que certain même commençaient à s'y réinstaller, pour la première fois depuis l'apocalypse économique. Mon père souriait toujours lorsqu'il me parlait, malgré la douleur que je pouvais lire dans ses yeux. Je lui souriait également, lui parlait peu, de peur de l'offenser dans mes paroles trop radicales ou trop

technique pour qu'il ne comprenne. Ce jour là, donc, il m'avait apporter mes préférées, pour mon anniversaire : des framboises blanches, qu'il faisait pousser dans son jardin juste pour moi. Nous en mangeâmes quelques unes avant qu'il ne repris la route pour rentrer. À son habitude, il s'était inquiété de mon manque de sommeil et de mon manque général d'hygiène. Ce n'était pas les vêtements qui manquait, mais plutôt le temps d'en trouver à ma taille, à une époque où mon petit corps grandissait rapidement malgré tout.

Dans la soirée, je m'étais assis à la grande table de la salle central. Les autres étaient sortit. Ils sortaient toujours en groupe, pour ne pas trop se mêler aux animaux – comme ils les appelaient. À ce jour, je n'ai toujours pas idée de ce qu'ils pouvaient bien trouver à faire à l'extérieur de ce microcosme qu'ils avaient bâti pour eux-mêmes. Seul à cette grande table, je me sentais bien, chez moi. J'avais sous un bras, un grand carnet dans lequel je griffonnais des schémas logiques d'architecture pour une intelligence artificielle analogique. Sous l'autre bras, j'avais un petit ordinateur rudimentaire sur lequel je tapais les lignes de codes correspondantes à mes designs. Occasionnellement, une de mes mains quittait son occupation pour aller piocher une des petites framboises que j'avais posé dans un panier en face de moi. La plupart du temps, je travaillais les yeux fermés, pour ne pas être distrait par le monde extérieur – j'avais, encore à cette époque, du mal à gérer les visions de la conscience collective, alors je fermais les yeux pour tenter de mieux m'isoler – et ce n'est qu'après un moment que je me rendis compte que je continuais à ingurgiter des framboises sans que mes mains n'eut le besoin de se défaire de ce qu'elles faisaient. Après quelques instants de perplexité à pondérer le besoin d'assumer que j'avais commencer à maîtriser la télékinésie – qui n'était en aucun cas quelque chose de commun chez les enfants bleus, à vrai dire, aucun d'entre eux n'avait jamais eu de super pouvoirs – et la quantité de temps qu'allait me faire perdre le fait d'ouvrir les yeux, je réalisais soudain que cette dérive dans ma réflexion était déjà en train de gaspiller le temps qu'ouvrir les yeux aurait pu économiser.

Lorsque la framboise suivante toucha ma langue, j'entrepris de cesser mes activités et d'ouvrir les yeux. Je ne vis d'abord pas grand chose, le temps que mes yeux s'adaptent à la nuit qui était tombée durant mes travaux. Je perdais souvent la notion du temps lorsque j'avais passé la journée à voir des sapiens, j'aimais à me retrouver seul dans mes pensées, parfois même jusqu'à m'y perdre. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire devant moi, pas de framboise flottant dans les airs, mais le petit panier avait disparu. Assise à coté de moi, Gwenn tenait sur ses genoux le panier de rotin nappé de mouchoirs de tissus. Elle regardait chaque framboise avec attention et occasionnellement, m'en mettait une dans la bouche. Ce cycle, quasi automatisé, de mouvement se perpétua encore quelques framboises le temps que Gwenn se rendit compte que je la regardais. Elle avait le teint blanc que seule les fillettes d'une dizaine d'année savent porter sans faire poupée de porcelaine. Elle en luisait presque dans la phosphorescence choloro-symbiotique de la grande salle. Ses cheveux blonds dorés bouclés partaient ça et là en dread, probablement sous l'influence de la saleté et pourtant son visage était d'une propreté parfaite sous son air intrigué.

Elle fini par me demander « Tu les as trouvé où ? ». C'était la première fois qu'un enfant bleu m'adressait la parole en dehors d'une réunion officielle depuis mon arrivée au Temple. Et ce n'était pas tant qu'elle se fût adressée à moi qui me surpris, mais l'usage de la langue parlée n'était pas quelque chose que les enfants bleus pratiquaient énormément et surtout pas entre eux, en privé.

C'est ainsi que je rencontrais Gwenn, pour la première fois, comme si nous ne nous étions jamais vu. Elle était incroyablement brillante et nous passions nos nuits à discuter, à sonder les infinis mystères de la conscience collective, à exposer les erreurs dans les concepts divers et variés. Pour la première fois de ma vie, je comprenais la force que représentait le sentiment d'appartenance, cette sensation que le monde n'a pas spécialement d'importance tant celle qui compte est à vos cotés. C'était nouveau pour moi, les sentiments. Jusqu'à présent, je pensais ne pas m'en être encombré, mais en vérité, je n'avais juste jamais trouvé une personne avec laquelle partager mes pensées.

Elle était la pureté incarnée. Elle rêvait des étoiles, avait entamé un module théorique sur la conquête de l'espace, une sorte de navette à faible densité pour aller dans l'espace sans trop d'énergie et revenir. Elle ne le faisait que pour elle, pour son plaisir personnel et cela m'intriguait beaucoup. Elle avait du plaisir à faire les choses les plus étranges, comme goûter pour la première fois une framboise blanche. Je me souviens encore avec émoi la brillance de ses yeux lorsque cette première baie avait glissé sur sa langue. Elle avait hésité un moment avant de la croquer, m'avait pris la main et avait partagé avec moi chaque sensation de son expérience de la framboise.

Je n'avais pas idée.

À cette époque, j'avais une perception assez vague de ce qu'était la conscience collective et ce dont j'en savais était lié à mon expérience personnelle. Je m'en servais comme d'une base de données : si j'avais besoin d'une information, je piochais dedans, j'entrecoupais les théories et je confectionnais une solution au problème posé. Ce jour là, Gwenn me montra une autre forme de connectivité, celle des sensations. Durant les mois qui suivirent, elle m'apprit un peu à contrôler et à expérimenter les vies d'autres personnes, comme être le passager de la vie de quelqu'un d'autre. Elle m'expliquait que lorsque qu'un enfant bleu mourrait, il rejoignait la conscience collective et trouvait un embryon à habiter. C'était la raison pour laquelle nous naissions avec une grande partie des connaissances de nos expériences passées. Je la regardais fasciné par des concepts tellement abstrait que je ne sais si je les aurais recherchés par moi-même.

C'était sans doute ça, de vieillir. Devenir plus en harmonie avec la conscience collective. Depuis mon arrivée au Temple, l'Harmonie me gênait de plus en plus. J'avais honte de ce problème d'insomnie. Dormir avec tout ce monde à explorer, avec cet océan idées qui me jette à la dérive chaque fois que je ferme les yeux. Et chaque jour continuer à faire comme si de rien n'était me minait. C'est Gwenn qui m'apprit que s'il n'y avait pas d'adulte bleu, c'était à cause de la connexion permanente. Nous résistions bien au manque de sommeil, mais tôt ou tard, la schizophrénie engendré par toutes ces voix incessamment piégés dans nos têtes avait raison de notre envie de vivre. Notre espérance de vie était notre capacité à endurer ; c'était apprendre à nous définir en tant que personne, au delà de nos souvenirs, pouvoir définir qui nous étions malgré le vacarme continue du monde dans nos tempes.

Elle m'avait appris à méditer, à trouver une paix intérieure. Je ne regrette rien de ces moments passés avec elle, ils furent les plus belles années de ma vie.

Quelques enfants bleus périrent durant cette période de mes huit à douze ans. Étonnamment, aucun ne vinrent les remplacer. D'après Gwenn, il était facile de sentir la naissance d'un nouvel enfant bleu. Ma naissance avait fait l'objet de débat au sein du conseil et personne n'était finalement venu me chercher.

Pour mes douze ans, nous partageâmes les dernières framboises blanches de notre vie. Le mois suivant, le doyen des enfants bleus périt et Gwenn prit sa place.

Chapitre 3 : Les derniers enfants bleus

C'était un jour d'automne brûlant. Les pèlerins, fatigués par la chaleur étouffante de l'extérieur avait fuit les lieux. Il était rare de voir l'entrée du Temple aussi vide, mais dans un sens, cela me permettait de finir les derniers ajustements de ma nouvelle machine. Durant l'année passée, j'avais récupéré toutes sortes de matériaux génétiques de plantes, d'insectes et de batraciens pour cette expérience. J'avais affiné mon architecture logique et mes théories afin de fabriquer une sorte d'ordinateur biologique dont la fonction primaire serait d'offrir au sapiens l'accès à la conscience collective. Ce projet avait fait débat – ce qui était rare dans le Temple – mais la difficile production de la machine et le faible risque de réussite avait fait taire les quelques mauvaises langues qui y

voyait la fin de notre utilité.

La vérité, c'est que nous n'étions plus que quatre et à l'exception de Gwenn et moi qui nous portions à merveille, les deux autres montraient des traces de fatigue qui laissait à présager la proximité de leur démise. Augure, le plus âgé des deux m'avait toujours un peu effrayer. Il avait choisi ce nom parce qu'il avait une faculté à prévoir l'imprévisible assez spectaculaire et son visage émacié, ses yeux enfoncés dans leurs orbites et soulignés d'un noir macabre ne faisait qu'ajouter à son charisme naturel.

Ce jour là, donc, Augure se tenait à l'énorme baie vitrée qui surplombait l'entrée du Temple. Depuis que je le connaissais, je ne l'avais jamais vu regarder à l'extérieur du Temple ; ses visions lui suffisaient, avais-je pensé. Je tentais, en restant à distance, de me renseigner sur ce qui n'allait pas. Sa voix fragile, aiguë, presque éteinte retentit pourtant comme un coup de canon dans le grand hall vide : « Je meurs, Nathanaël. Cesse de me craindre, veux-tu. »

Il m'appelait toujours par un dérivé de mon prénom. Au début, je pensais que c'était affectueux mais avec le temps, je m'étais rendu compte de la froideur qui l'habitait.

« Tu as de la chance » avait-il fini par me dire « ne pas savoir ce qui t'attends, tu peux encore ... vivre. » Je ne voyais pas trop où il voulait en venir et il finit par me dire « Les voilà. » avant de s'en aller sans un mot. J'avais regardé par la vitre et n'avais vu personne. Il s'était allongé simplement, au milieu de la petite pièce qu'il s'était attribué et était mort, le plus discrètement du monde.

Je me souviens, j'étais en train de terminer la culture du dernier circuit de ma machine, qui avait pris bien plus de temps à développer que prévue, lorsque je ressentis la mort de Kibo. Lui et Augure avait été amants ces dernières années et il ne lui survécu pas plus de trois jours. Je ne les avais jamais vu s'embrasser en public ou se tenir par la main. Je n'avais jamais surpris un regard, jamais entendu un mot doux. J'imaginai que si Gwenn venait à disparaître, je perdrais également toute envie de vivre. Gwenn et moi n'étions pas intime, même si je n'avais pas trop idée de pourquoi. Le sexe entre les enfants bleus n'était pas quelque chose de fréquent, même s'il n'était pas explicitement interdit. Peu d'entre nous atteignaient véritablement la maturité sexuelle avant d'être trop physiquement exténué pour ... quoi que ce soit. Ce qui nous faisait défaut, c'était à la fois le temps – que nous passions sur des projets altruistes, généralement chacun dans notre coin – et surtout les sentiments.

Pour la première fois, à la mort de Kibo, je ressentis cette sensation de liberté. Nous n'étions plus que deux, Gwenn et moi. Nous n'avions plus de raison de nous cacher, de vivre cette connexion entre nous dans le refoulement et l'abstraction. Elle avait conquis mon cœur et je voulais la toucher, la sentir, la voir, lui parler. Ce jour là, je ne la trouvais pas. Elle avait cette faculté de pouvoir se déconnecter de l'Harmonie – que j'en étais venu à lui envier – lorsqu'elle souhaitait être seule. Je ne m'attendais certainement pas à ce qui arriva le lendemain.

Je me tenais à la grande baie vitrée du Temple. Aucun sapiens ne s'était présenté depuis la mort d'Augure. Cette situation, unique à ma connaissance dans l'histoire du Temple ne m'avait pas spécialement affectée et j'en profitais pour terminer ma création. J'aperçus au loin la silhouette svelte, d'un blanc toujours fantomatique de Gwenn dans le rouge acide du soleil couchant. À ses cotés, un garçon de son âge la tenait par la main. Je ressentis comme un violent coup de glaive dans le dos et retenu la panique qui gelait mes veines en serrant les dents à en fendre l'émaille.

C'est ainsi que je découvris Adam.

En lui serrant la main, j'avais ressenti une fureur enragée que j'eus peine à contenir. C'est donc ça, la jalousie – avais-je pensé. Adam était indiscutablement l'un des nôtres. Gwenn me fit savoir qu'il se joindrait au Temple avec deux autres enfants bleus qui étaient encore en chemin, retardés par la guerre.

Combien de temps avais-je passé sur ma machine. J'avais raté le début d'une guerre. Je n'avais certes jamais eu d'intérêt autre que théorique pour la politique, mais les enfants bleus à leur apparition avait stabilisé les tensions et apaisé les violences de par le monde. Je n'avais jamais pensé une nouvelle guerre possible. Cela expliquait l'absence des visiteurs au Temple, les gens avaient-ils cessé de croire en nous ?

Avant même de s'installer dans ses quartiers, Adam fit quelque chose qu'aucun autre enfant bleu n'avait fait avant lui, il s'intéressa à l'état d'avancement de mon projet. « Il est presque fini ! » statuais-je avec fierté. Il avait sourit. Il était très difficile de savoir ce qu'Adam pensait, comme s'il masquait ses plans, ses idées pour que je n'y ait pas accès. C'était perturbant.

« Devrions nous faire quelque chose à propos de la guerre » avais-je demandé à mes deux collègues. « C'est une affaire de Sapiens, laissons les se débrouiller entre eux. Moins il y en aura et mieux ce sera pour le futur » avait froidement expédié Adam. Je n'aimais pas sa façon de voir le monde. Pour lui, c'était eux contre nous et même si ses prédécesseurs avait du mépris pour les sapiens, ils s'employait tous à rendre leurs vies meilleures. En quelques jours à peine, Adam avait, semble-t-il, réorganiser tout le fonctionnement du Temple. Gwenn n'avait rien dit, comme si elle avait validé implicitement le travail déconstructeur de son nouvel ami. Après avoir fermé le Temple au public, il avait rapidement réquisitionné les technologies développées par les enfants bleus au fil du temps et avait commencé à les étudier avec minutie. Certaines, il transformait en arme de destruction, d'autre, en simple outil de contrôle de la population. Ses idées, souvent radicales, me faisait peur et le débat était vivant, animé pour la première fois d'une passion violente dans la grande salle du conseil.

J'avais réussi à garder ma machine hors de l'influence malsaine du nouveau venu, le temps, au moins, de la terminer. L'assemblage était tellement délicat, un peu comme insuffler de la vie dans un nouvel organisme, organe par organe. En fait, c'était exactement cela. Pour que les différents morceaux forment un tout cohérent, il m'avait fallu une quantité impressionnante de matériel génétique et de temps de culture, mais elle était enfin prête. Gwenn était descendue dans la pièce que l'assemblage de cellules, étrangement doux et malléable, occupait – pas loin de cinq mètres cube – et avait apporté une jolie armature en bois d'ébène et d'acajou dont les dimensions étaient parfaites pour contenir la machine.

« Il faut lui donner un nom » avait-elle suggérer, sur un ton désagréable que je ne lui connaissais pas. Elle avait pris certaines des sonorités de langage d'Adam et je grinçais des dents sans même m'en rendre compte. « Meris. » avais-je décrété. « Où est le bouton pour l'allumer ? » demanda Gwenn, le plus innocemment du monde. Je souris sans rien dire et elle comprit. Nous assemblâmes la boîte tous les deux, dans une sorte de recueillement quasi religieux et en un clin d'œil, elle fut terminée. Le projet le plus long de ma vie se tenait là, achevé. Je poussais un long soupir de soulagement. « Et ensuite ? » interrogea la jeune fille, impatiente. Elle n'avait jamais vraiment bien saisi le concept de Meris. Il faut dire que je n'avais jamais eu envie de l'expliquer. Là encore, je souris doucement avant de m'asseoir dans un coin de la pièce pour contempler l'ouvrage terminé. Gwenn s'impacienta, ce qui n'était pas à son habitude. Il ne se passait rien. « Elle démarre ou quoi ? »

Je souriais en faisant non de la tête : « Ça va prendre un peu de temps. » Pour un bref instant, je considérais l'idée de blinder la caisse de Meris, mais l'impénétrable Temple que construisait alors Adam suffirait largement à protéger ce que je considérais alors comme l'achèvement de ma vie. Qui irait voler ça, pensais-je furtivement, elle ne passe même pas par la porte. « Merci pour cette magnifique boîte » dis-je avec stupeur et tremblement. Comme elle aurait balayer une mouche de son visage, Gwenn répondit brutalement : « Je l'ai trouvé dans la chambre d'Augure, il y avait ton nom dessus. » Je ne savais pas si je devais être pris d'un frisson de terreur ou d'admiration face à la sagacité et à la faculté d'anticipation de mon défunt collègue, mais c'est surtout l'attitude de Gwenn

qui me perturbait alors dans mon fort intérieur. Elle semblait agacée, instable. Dormait-elle toujours ? Était-ce un signe précurseur de déclin de sa part ? Même si son attitude ne présageait rien de bon, rien ; rien ne me préparait à ce qui allait arriver par la suite.

Le Temple avait été reconfiguré de haut en bas par un design très minutieux du code génétique des bactéries à l'origine de la structure. Je pouvais haïr son attitude et son parti pris philosophique parfois, mais j'étais toujours admiratif de la faculté d'Adam à s'approprier la technologie de ses prédécesseurs... le plus souvent pour le transformer en un instrument belliqueux, d'une manière ou d'une autre. Le Temple qui avait été pour moi ce sanctuaire de paix et de convergence des esprits les plus brillants au service du monde était désormais une forteresse virtuellement impénétrable. Depuis plusieurs semaines déjà, nous ne mangions plus que des additifs nutritionnels de notre création. On ne pouvait pas appeler ce que nous faisons de la cuisine parce qu'il s'agissait plus souvent d'une sorte de manipulation chimique d'atomes de carbone et d'eau – que la structure du Temple filtrait et renouvelait passivement par design – que nous assemblions pour en faire des nutriments. Ma genèse la plus évoluée avait une sorte de goût de poulet, ce qui n'était pas si mal, si on pouvait vivre avec l'arrière goût de plastique au cumin dont je n'arrivais pas à me débarrasser.

Comme personne n'était entré ni sorti du Temple depuis des mois, je fus pris d'une crise de panique lorsque je vis pour la première fois les jumeaux. Ils devaient avoir mon âge – presque treize ans – mais étaient tous deux beaucoup plus grands que moi et le fait de ne pas les avoir sentit arriver me terrifiait, instinctivement. L'isolation prolongée m'avait sans doute rendu paranoïaque – avais-je pensé sur le moment – mais eux aussi étaient déconnectés de l'Harmonie, comme Gwenn et Adam et je ressentais cela comme un énorme risque potentiel en puissance.

Ciara, la fille, était vêtue de noir de la tête aux pieds et son visage d'ébène contrasta énormément avec le teint d'albâtre de Gwenn qui était descendue les accueillir. Ses yeux vides, son visage creusé par la fatigue, elle était l'un de nous, sans aucun doute. Chloros, était le plus effrayant des deux. Il était beaucoup plus pâle que sa sœur ; son teint quasi verdâtre me donnait la chair de poule. Leurs visages étaient très similaires. Chloros me regardait un moment avec une attention perturbante, comme s'il essayait de me détruire de l'intérieur. Les jumeaux se tenaient par la main, les doigts entre mêlés comme des amants.

« Et voilà, tout le monde est là » décréta d'un ton officiel Gwenn. Je savais ce qu'elle voulait dire, c'était la raison pour laquelle Adam avait transformé le Temple en citadelle fortifiée. Nous étions tous réunis en un même point. Nous étions les derniers enfants bleus ; et après nous, le déluge.

Chapitre 4 : Les papillons de feu

La guerre faisait rage dans les pays d'Europe, chacun blâmant son voisin pour l'absence de ressource naturelle, tentant de soutirer des dommages et intérêts à une dette financière qui n'avait plus de sens. Les services de santé et les hôpitaux étaient désormais fermés au public, comme pour motiver une population apathique et déjà accablée par ses propres problèmes à s'engager dans l'armée. Les politiciens appelaient cette situation « la grande crise des ressources ». La vérité, c'est que les pays s'étaient toujours battus pour accéder à ce que nous fabriquions. Ils y trouvaient des applications industrielles, des sources d'énergie, des solutions aux problèmes d'eau potable, de recyclage, etc. Et pour un temps, les enfants bleus avaient été le pain béni pour les saviens qui doucement retrouvaient leur niveau de vie pré-apocalypse économique, mais dans un cadre durable, écologique et naturel. Encore maintenant, je me demande si notre dépeuplement n'est pas à l'origine du conflit qui suivit. Les enfants bleus étaient devenues une denrée rare, à l'instar du pétrole dans les années qui avaient précédées et bien que nous eussions travaillé pour des projets indifféremment selon le régime politique de son pays d'origine, le gouvernement Français avait décidé de nous nationaliser. Cette idée avait pour effet de transformer les enfants bleus en une

ressource encore plus précieuse que l'or, mais l'injustice du procédé était tellement apparent qu'il fut d'abord condamner par l'ONU avant même que l'Europe ne commence à se déchirer.

Cet hiver là, mon père tombait gravement malade et je décidais de rentrer dans mon village natal, pour la première fois depuis mon départ. Ma présence au sein du Temple était devenue plus symbolique qu'autre chose ces derniers mois et mon départ ne fit réagir personne. Gwenn était occupée par un projet en commun avec Adam et les jumeaux dont personne n'avait juger bon de me parler. Leur isolement de l'Harmonie m'empêchait d'avoir accès à ce qui se tramait de leur côté du Temple et c'était aussi bien. J'en profitais pour faire mon éducation de Meris. Cette dernière était enfin connectée à l'Harmonie – ce qui avait été pendant longtemps son seul et unique propos, un peu comme un moteur de recherche dans le savoir universel humain, pour tous ceux qui n'y ont pas accès nativement. Je pouvais donc désormais y accéder sans avoir besoin de rester sur place.

Alors que je partais, Ciara et Chloros me regardèrent faire mes bagages, non pas suspicieux mais curieux. J'eus le sentiment qu'ils savaient pourquoi je partais et qu'ils approuvaient. Sans faire mes adieux, ni mes au revoir, je sortis dans le froid de Paris, la guerre et l'odeur des égouts dont le système archaïque n'avait pas été encore remplacé par celui de Kibo. Dans la grande ville, le couvre feu avait pris effet, sans que je le sache. Je ne croisais que quelques mendiants, une femme qui revenait de voir son amant et un ancien conducteur de métro, qui rentrait bredouille d'une quête d'alcool.

J'avais décidé de rentrer à pied et ce pour plusieurs raisons. Le pod de transport était beaucoup trop voyant et par temps de guerre, il ne faisait pas bon voyager par les airs. Il permettait aussi et surtout de m'identifier sans équivoque en tant qu'enfant bleu, ce que je me serais bien privé de faire par les temps qui courraient. Il ne faisait pas bon être une denrée rare et pour la première fois de ma courte vie, je réalisais combien il était utile pour moi d'être à cet âge où le corps se métamorphose, me rendant méconnaissable d'une semaine sur l'autre. Personne de la ville ni même du chemin ne me reconnu. Il y avait, ça et là, sur les murs, des affiches de propagande nous concernant. Je ne m'étais encore jamais sentit être la propriété de quelqu'un, d'un groupe ou d'une nation, mais visiblement, la nation, elle, avait décidé que je lui appartenais. Je passais mon chemin et m'enfonçais bientôt dans la rase campagne. À mon habitude, je ne dormis pas, mais mon petit corps fébrile me donna du fil à retordre, comme si des muscles se développaient jour après jour, rendant l'exercice de la marche – que je n'avais jamais pratiqué que pour monter les quelques marches du Temple depuis une dizaine d'année – rude et périlleux.

Le soir de mon quatrième jour de marche, après avoir traverser un champs de bataille relativement récent et pas loin d'une centaine de kilomètres à pied parsemés de petits trajets en calèche lorsqu'un passant au bon cœur me prenait en stop – souvent par pitié – j'arrivais dans la ville la plus proche du village de mes parents. La surprise fut d'autant spectaculaire que je n'avais jamais pris le temps de penser à réellement long terme de l'avenir de ce qui était à mon départ un amas d'habitation abandonnées et insalubres. La ville avait visiblement fleuri. Elle grouillait de vie, bien plus que Paris et semblait avoir pratiquement doublé de taille. Je regardais avec attention les détails de la restauration de la ville tout en visualisant en accéléré les vies des habitants au travers de l'Harmonie. Les gens avaient commencé à repeupler la ville à partir des campagnes alentours, certains villages – les plus proches – avaient fusionnés avec les bordures de la ville. L'électricité était courante depuis presque six ans. Les nouveaux architectes de la ville l'avaient reconstruite sur un modèle intelligent et créatif de soutien et d'entre-aide. Après un instant à le considérer, je compris que cette ville existait à cause du réseau électrique autonome que j'avais créé chez mes parents et qui était arrivé jusque là, tirant profit de l'installation câblée pour se propager et devenir suffisant pour produire plus d'énergie qu'il n'en était nécessaire. Et les architectes étaient en majeure partie de ces visiteurs qui venaient à la maison dans mes premières années pour être éduqués. Cette ville, ma ville, semblait épargnée par la guerre et je décidais d'y passer la dernière nuit de mon voyage.

Lorsque j'arrivais chez mes parents, dans la soirée du jour suivant, sous la neige battante, je reconnu le jardin, plus beau que jamais, avec des plantes incroyables qui croulaient sous le poids de la poudreuse, fertiles malgré l'hiver. Ma mère ouvrit la porte, pour voir qui était cet étranger debout devant sa maison sous les lourds flocons. Elle n'avait pas changé, elle n'avait pas pris une ride. Peut-être depuis la naissance de mon frère avait-elle gagné un peu en chaleur humaine ; ses yeux étaient brillants lorsqu'elle s'adressa à moi, avec ces mots simplement « Nathan ? Nathan, c'est toi ? » Je répondis simplement oui, en faisant un signe de la main. Après un temps à nous regarder à une bonne distance, elle m'invita à rentrer dans la lumière chaude de la maison. À peine eus-je franchi le pas de la porte qu'elle me prit par les épaules pour me regarder, comme affectueusement, mais le ton de sa voix était sec et détaché comme au temps jadis : « Tu arrive trop tard. Ton père est mort hier au soir. »

Il m'apparut que rester afin d'aider ma mère à retrouver une vie normale était la chose la plus humaine à faire. Toutes ces années passées à être traité par les autres enfants bleus comme un sages m'avait sans doute poussé à me considérer comme l'un d'entre eux. Ma mère ne semblait pas spécialement réjouie à l'idée, mais accueillit l'aide que je pouvais lui offrir comme une opportunité de s'occuper de Léo, mon petit frère. Pour la première fois de ma vie, je découvris des activités qui me troublaient profondément. Les gestes du quotidien de mon père, la vaisselle, le jardinage, le repassage, le ménage. J'avais beau avoir optimiser les mouvements et les actions pour n'avoir à les reproduire que le minimum de fois par jour ou par semaine, je les trouvais monotones et assourdissantes. J'avais par exemple songer à la culture de bactéries dont la fonction primaire serait de finir les restes de nourriture dans les assiettes afin de m'éviter d'avoir à faire la vaisselle, mais le temps de développement de ces dernières n'était pas compatible avec l'action de faire la vaisselle et les autres tâches ménagères qui étaient désormais à ma charge.

Durant le jardinage, le plus souvent, je profitais du calme relatif pour interagir avec Meris. Les progrès qu'elle faisait durant mon absence étaient phénoménaux ; elle aurait bientôt une voix propre et la possibilité d'exprimer des solutions à des problèmes extrêmement complexes sans le besoin d'une quelconque intervention externe. Elle commençait également à développer une personnalité, ce qui était pour moi plutôt inattendue. Elle aimait beaucoup la nature, la végétation et la poésie. Pour ma part, je préférais l'architecture, la musique, les mathématiques. J'avais beau être son créateur, nous ne pouvions être plus différents et soudain, je compris ce que pouvait ressentir ma génitrice.

Le printemps arriva très tôt cette année là et avec lui, quelque chose que je n'avais pas anticipé : ce que j'avais passé l'hiver entier à entretenir dans le magnifique jardin de mon père se mit à fleurir parfaitement mais ne porta aucun fruit. La réponse de Meris à cette question fut on ne peut plus cryptique : « Prends garde aux papillons de feu. »

J'hésitais de plus en plus à tenter des expériences pour tester mes hypothèses si celles-ci requéraient une installation complexe, de peur d'exposer ma famille aux représailles des pacifistes. Beaucoup, jusque dans le village, pensaient que pour mettre fin à la guerre, il serait plus judicieux de sacrifier au moins un enfant bleu aux autres pays d'Europe – en particulier, à l'Allemagne qui était l'armée la plus puissante. Même si l'idée ne semblait pas manquer de bon sens, dans le fond, j'aurais préféré rester en France, ne serait-ce que dans le prospect de revoir Meris. Ma mère et moi nous entendions mieux. J'avais compris les sujets à éviter, elle semblait s'être habituée à m'avoir dans la maison et au jardin et je préférais ne pas trop lui parler de la récolte qui n'aurait pas lieu avant d'avoir une explication valable au phénomène. Je prétextais donc une course à faire en ville pour investiguer. Les champs alentour semblaient tous souffrir du même mal. Les quelques pousses, fleurs et autres arbres ne donnaient pas lieu à des fruits. Le marché de la ville était déserté par les vendeurs de légumes. « Satanés enfants bleus ! D'abord la guerre, ensuite ça ! » criait un cultivateur voisin à son collègue, « ces saletés de plants stériles ! On va manger quoi nous cette année? »

J'usais de mon camouflage naturel – après tout, je ressemblais à s'y méprendre à un enfant de quatorze ans – pour prendre l'air innocent et m'intégrer dans la conversation : « les enfants bleus ? C'est de leur faute tout ça ? » J'étais extrêmement mauvais acteur, je l'avais toujours été et je me serais sans doute fait prendre si le paysan n'avait pas été aussi alcoolisé. Il blâmait les enfants bleus pour tout, pour s'être rendus indispensables, pour avoir déclenché la guerre, pour les maladies inconnues qui frappaient la campagne et pour ce phénomène étrange de stérilité des plantes à fruit. L'alcool – me pris-je à penser soudain – peut-être cela m'aiderait-il à me fondre dans la population.

L'espace d'une seconde, je considérais l'implication des propos de cet homme saoul. Quel serait le propos ? Dans quel but les enfants bleus se mettraient-ils à provoquer ces fléaux ? Ces idées n'avaient aucun sens. Nous étions une force pour le bien, attaché aux sapiens. Je me répétais « nous sommes attachés aux sapiens » en boucle, comme pour m'en convaincre moi-même. J'achetais de la viande et quelque épices, devenues relativement rare en temps de guerre et m'en retournais chez ma mère.

Sur la petite terrasse, je passais mon petit frère, qui s'amusait avec un bocal en verre, riant aux éclats sans trop que je sache pourquoi. Soudain, je fus pris d'un instant d'effroi et m'approchait de Léo doucement. Que cet enfant était stupide, refusant de partager avec moi son jouet du moment, le protégeant comme un trésor. J'avais dès mon plus jeune âge détesté les enfants. Ils essayent sous leur apparence bipède de vous faire croire que ce sont des humains, mais ils ne sont mus d'aucune forme de bon sens et laissent leur jugement immature se substituer pour celui de n'importe quel adulte, sans recul envers leur puérité ni notion qu'il est plus efficace de tirer des enseignements de l'expérience de ceux qui en ont plutôt que de devoir acquérir chacun la sienne – système inefficace par essence. Mais dans le reflet de la fenêtre, alors qu'il tenait le bocal dans son dos pour m'en priver l'accès, je pus observer ce que je n'avais jamais vu jusqu'à présent. Mon petit frère, la créature la plus stupide avec laquelle il m'ait été donné d'interagir, ce crétin fini dont le passe temps favoris était de jouer avec ses crottes de nez tenait dans sa main l'une des premières choses à me surprendre en plus d'une décennie : un papillon de feu ; dans un bocal.

Après que mon frère se fut lassé de son nouveau jouet, je prenais le temps d'observer le petit insecte. J'avais du mal à en croire mes yeux. Je fus instantanément pris d'une sensation que je n'avais encore jamais ressentie jusqu'à présent. Je pouvais honnêtement dire que la situation me dépassait. J'étais en face d'un phénomène naturel sans explication rationnelle possible ; d'une créature mythologique dont l'existence même défiait les lois de la nature. Le petit papillon dans sa cage de verre possédait une sorte d'épaisseur vaporeuse enflammée qu'il m'était simplement impossible d'expliquer. Le temps que l'euphorie se dissipe un peu, je récupérais un vieux microscope qui traînait dans le garage avec mes affaires de jeunesse, un gant de kevlar qui servait l'été pour le barbecue et une vieille paire de lunettes de soleil. Avec impatience, je démontais le petit microscope et polit le verre teinté des lunettes afin de remplacer le verre d'une lentille. Je pris le petit animal dans ma main avec le gant ignifugé et le bloquait dans un petit réceptacle, sous la lentille du microscope. Il semblait assez étrangement se laisser faire.

À la première observation, je n'aperçus rien au travers du microscope. Je réglais les molettes, tournais la petite coupelle, vérifiais que le papillon était bien dans le réceptacle. Étrangement, je percevais à merveille les rayures sur le verre du réceptacle au travers du petit objectif, mais pas le papillon à l'intérieur. Après plusieurs vérifications, je commençais à formuler une hypothèse si irrationnelle qu'elle m'en fit presque tomber instantanément de fatigue : le papillon n'existait pas.

Je considérais un long moment l'implication de mon idée, comme si le monde se limitait au monde observable au travers d'un microscope. La philosophie derrière cette logique absurde m'était tout à fait inacceptable mais mes yeux, mes yeux... le monde lui-même était devenu absurde. Ce soir là, je décidais qu'il était temps que je rentre au Temple, ne serait-ce que pour mettre au clair cette étrange histoire avec l'aide de ceux que j'appelais en mon fort intérieur, les trois mousquetaires. Le

lendemain, jour de mon départ, à l'aurore, je sortis avec mon sac de voyage sur le dos. J'avais laissé à ma mère un synthétiseur moléculaire avec quelques présélections lui permettant de générer des protéines alimentaire pour elle et Léo, en attendant que je trouve une manière de restaurer la flore à son état fécond naturel. Dans le jardin encore bleu marine de la nuit, parsemée de rosée scintillante doucement des premiers rayons du soleil levant, s'allumaient doucement ça et là les ailes de dizaines de papillons invisibles, comme autant de petites flammes dansantes dans le vent du matin. Sur le grand framboisier, l'un d'eux était posé sur l'unique framboise blanche à avoir mûrit.

Chapitre 5 : À l'horizon, la Mort souriait

Encore maintenant, je suis en admiration devant la qualité du jeu qui se jouait à mon insu à mon retour au Temple. Dans un premier temps, il s'était passé plusieurs semaines entre l'instant de mon retour et ma première rencontre avec l'un des trois mousquetaires. Adam et Gwenn étaient absents. Seuls les jumeaux habitaient les lieux, et je ne déduisais leur présence que par les déchets qu'ils déposaient devant la porte de leur habitation. La vie au grand air m'avait rendu plus manuel et je commençait à planter des boutures de plantes que j'avais cueilli dans le jardin de la maison et dans les champs et forêt sur le chemin du retour. Je m'organisais une petite jardinière sur un balcon que je structurais pour l'occasion dans le Temple. L'architecture variable du Temple était l'une des technologies les plus fantastiques jamais créée par un enfant bleu. Le code génétique des bactéries fabricants ou dissolvant les polymères constituant la structure du bâtiment était une véritable œuvre d'art que l'ont devait à Ibrahim, le fondateur en sorte, du bâtiment et du symbole. Selon les besoins, le code avait été revu pour que le Temple s'adapte aux différents usages que les enfants bleus en faisaient – le plus récent étant la conversion en citadelle fortifiée par Adam – et j'avais décidé qu'il était temps que je m'approprie également le lieu.

J'avais donc *fabriqué* un grand balcon, sur lequel j'avais assemblé un système de récupération de la condensation du bâtiment et des eaux de pluie, une verrière et un sol plus ou moins terreux, propice à la plantation que j'y avait débuté. Chaque après-midi, j'y venais m'occuper des plantes comme je l'avais fait durant mon séjour en exil. Les papillons de feu venaient désormais jusque dans la ville qu'ils avaient longtemps contournés. J'avais à nouveau tenter de les analyser – le matériel à ma disposition au Temple permettant de largement meilleures observations que mon bricolage rudimentaire initial. Les petits insectes n'apparaissaient sur rien, ni spectromètre de masse, ni microscope électronique à balayage, ni voltmètre ou décibel-mètre.

Alors que j'analysais un petit spécimen, Chloros pénétra dans le petit laboratoire que je m'étais aménagé sur le nouveau balcon : « J'ai toujours beaucoup aimé l'idée d'un insecte élémental » avait-il prononcé d'une voix étonnamment aiguë et fébrile pour sa stature. Avait-il encore grandit en mon absence ? Dans tous les cas, c'était la première fois qu'il s'adressait directement à moi. En était-on tous réduits à user de la langue parlée pour communiquer ? Non pas que cela me dérangeât le moins du monde, mais j'avais le sentiment d'être un peu pris de haut quand un enfant bleu me considérait comme un sapiens.

« Je pensais à de l'intrication quantique » avais-je répondu nonchalamment « cela expliquerait pourquoi le papillon est à la fois là et non-observable ». Chloros m'avait sourit ce qui me valut un moment de recul tant ses dents était noires. Il y avait pourtant de l'innocence dans ses yeux, ce que je n'avais jamais noté chez lui jusqu'à présent. « Peut-être n'est-il pas observable simplement parce qu'il s'agit d'une créature mystique... c'est très poétique, un papillon de feu. » J'eus le sentiment très distinct qu'il en savait plus sur le sujet qu'il n'en laissait paraître. Il s'approchait alors de moi et, pour la première fois depuis notre première rencontre, partagea l'Harmonie avec moi. Je ressentis tellement de tristesse, une sorte de fatalité, son attachement à sa sœur et des milliards de pensées instantanées comme une vague me submergeant. Chloros avait de l'admiration pour mon travail,

pour mon rapport avec les sapiens, pour mon esprit d'initiative et par dessus tout, il enviait mon indépendance. Comment était-il possible que je me sois trompé sur son compte pendant si longtemps ? S'il m'avait évité pendant tout ce temps, ce n'était pas par snobisme ou par interdit, mais bien par humilité.

Je fus soudain prit d'une sensation de déchirement, comme si une force inconnue me désolidarisait la peau des muscles. Chloros mit alors fin à l'Harmonie ce qui soulagea instantanément ma peine et dit simplement « je dois y aller, Ciara m'appelle. » Je restais là, dans ma petite cage de verre, terrifié par la noirceur du lien entre les jumeaux.

Après avoir abandonné ma quête infructueuse pour une classification du papillon de feu, je me retournais vers Meris et son développement. Elle devenait rapidement intelligente, elle l'était déjà bien plus que les sapiens et elle continuait à apprendre en accédant aux expériences de vies de l'humanité entière. Nous avions désormais de longues discussions sur l'éthique, la philosophie et la musique. Nous échangeons des images. Parfois, ils nous arrivait de nous retrouver en désaccord sur des sujets spécialement complexes. Occasionnellement, Chloros venait passer quelques heures avec nous, échanger sur les sujets captivants de la corporalité et de la réalité du monde physique – chose avec laquelle Meris avait beaucoup de mal... son expérience du monde se limitant à une perception filtré par la vision d'autres personnes sur le monde. Finalement, elle était trop objective pour comprendre réellement ce qu'était l'incarnation, la chair, la souffrance, la douleur et la peine. C'est pourquoi Chloros et moi nous étions mis dans l'idée de construire un corps pour Meris.

J'avais initialement opté pour une chair biomécanique, un revêtement sensible et un cerveau cellulaire avec un écosystème bactérien, permettant une régénération perpétuel du système. Mon jeune collègue lui préférerait une expérience cybernétique (un corps entièrement mécanique et électronique) ce que je me permis de lui souligner n'était pas entièrement possible, simplement du fait de la nature biologique du *cerveau* de Meris. Après un long débat auquel Meris elle même participait, nous nous décidâmes à la construction de ce que nous ne pouvions qu'appeler un cyborg, moitié matériel génétique – de la même nature analogique que Meris – et moitié machine.

L'idée de créer de la vie, à plus forte raison de la vie intelligente, perturbait profondément Chloros, en conséquence de quoi je m'attelas dans mon coin à créer le processeur de notre projet de cyborg. Du fait de son lien avec Meris, le corps requérait implicitement un lien avec l'inconscient collectif. Chloros manifestant toujours son inquiétude face à cette idée me demanda un jour, alors que j'étais sur le balcon à m'occuper de ma jardinière si nous n'étions pas un peu trop proche de fabriquer un enfant bleu artificiel. N'était-ce finalement pas là le propos de toute forme de vie, de se reproduire et de perpétuer l'espèce. C'est à ce moment que mon nouveau compagnon souleva une question à laquelle je n'avais pas du tout songer : nous étions en train de créer un corps immortel pour une conscience issue de l'Harmonie. La conscience d'un enfant bleu pouvait très facilement s'y substituer.

L'idée me fit froid dans le dos, mais quelque part, je la trouvais merveilleuse. Nous étions véritablement en train de construire un cyborg. C'est à ce moment que Gwenn et Adam rentrèrent de leur pèlerinage. Gwenn était défaite, mais euphorique. Adam se montrait encore plus emphatique qu'à son habitude. Sans attendre, ils nous réunir dans la salle de réunion anxieux comme s'ils allaient partager des photos de leurs vacances avec nous et paradoxalement, c'est un petit peu ce qui se produisit. Pour la première fois depuis l'arrivée d'Adam, je ressentis la présence de Gwenn dans la communauté. Je commençais doucement à percevoir derrière le rideau de leurs activités dont je m'étais finalement désintéressé. Pourquoi m'avaient-ils convoqués cette fois au lieu de me laisser de coté comme ils le faisaient d'habitude ? Était-ce pour avoir mon approbation, ou à cause de ma nouvelle relation avec Chloros ? Avaient-ils le sentiment que j'étais rentré dans les rangs ?

Quoi qu'il en fut, le regret fut amère.

Gwenn avait mené de front une campagne de ralliement des sapiens à la cause des enfants bleus. Elle avait pris la pire position possible dans la guerre des sapiens : elle avait joué le rôle implicite de porte parole et avait décrété que nous n'avions pas à être assimilés à un état ou à un autre et avait pris le parti de conquérir l'ensemble des pays, pour en faire un grand pays unifié, dirigé par les enfants bleus. À ses côtés, Adam avait mené la guerre, utilisant des armes issues de la technologie développée par ses prédécesseurs. Là où il ne tuait pas instantanément les sapiens, il les subjuguait. La plupart du temps, juste dans le souci de démontrer sa puissance personnelle, il avait annihilé des villes entières.

Afin de finir d'assujettir les parties des pays dont la richesse leur suffisait pour être indépendant, Ciara avait disséminé une toxine qui prévenait la reproduction des plantes et la maturité des fruits. Je ne comprenais rien, j'étais à l'apogée de mon incrédulité et je ne pouvais pas croire que tout cela se soit produit sous mon nez sans que je n'en ai eu vent. Avais-je tourné les yeux aux actions des enfants bleus ? Avais-je abandonné toute forme de politique au sein du Temple ? Avais-je préféré qu'on me laisse tranquillement vaquer à mes occupations ? En fin de compte, n'étais-je pas tout aussi responsables qu'eux ? Pour la première fois de ma vie, je sentais les regrets s'accumuler comme une chape de plomb sur mon torse. Je réalisais simultanément combien, malgré mon expérience du monde, j'étais jeune, combien j'avais encore à apprendre du monde, mais également que j'avais passé ma vie à anticiper, à concevoir pour demain, pour un futur qui désormais n'existait plus. Quel était le plan ? Pourquoi tant de destruction, tant de haine ?

Les trois mousquetaires s'étaient alors retournés vers moi, sans que je ne comprenne vraiment pourquoi. Ils me regardaient, comme s'ils attendaient mon approbation. J'étais tellement sous le choc que je ne voyais pas du tout ce qu'ils pouvaient attendre de moi. Allaient-ils me détruire également, me jeter aux loups, me donner en pâture aux sapiens ? Après avoir passé quelques minutes – qui me parurent une éternité – Chloros se décida à m'adresser la parole : « Tu es le spécialiste en réalité, tu en pense quoi ? »

Le choc fut trop intense. Non seulement je n'avais aucune idée de ce dont il parlait, mais surtout, j'étais en prise avec la culpabilité de mettre moi-même devant le fait accompli et le désarroi de n'avoir aucune emprise sur leurs actions. J'avais – et ce, pendant la majeure partie de ma vie – fait parti malgré moi de l'organisation terroriste la plus efficace de l'histoire du monde. La seule chose dont je me souviens, c'est de m'être réveillé dans la grande salle, allongé sur le sol si confortable, fixant le plafond phosphorescent. La nuit était tombée et en me relevant, je constatais avec surprise que personne n'avait bougé. Tous attendaient patiemment mon opinion et cette dernière ne se fit pas attendre.

« Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait ? » répétais-je pendant quelques minutes à intervalle régulier en faisant le tour de la grande table à grand pas, tentant de transmettre la dramaturgie du propos. Ils me regardaient, d'un air surpris, comme s'ils ne voyaient pas ce qu'ils avaient fait de mal. Avais-je tant de différence avec les enfants bleus que mon système moral était à ce point en prise avec le leur ? J'arrêtais brutalement mes révolutions autour de la table et demandais la voix tremblante « Qu'attendrez-vous réellement de moi ? »

Il y eut un long moment de silence durant lequel je sentis les autres consulter ma vie de ces mois passés. Adam exprima doucement aux autres : « Il ne sait pas ». Et comme un écho, ils reprirent les uns après les autres « Il ne sait pas, il ne sait pas, il ne sait pas ». Chloros se tourna à nouveau vers moi, comme s'il se faisait le porte parole des mousquetaires et me demanda succinctement : « tu ne sais pas ? » Et j'exploisais dans un hurlement monstrueux, cumulé de l'indignation morale et de la frustration de me sentir extérieur au cercle de ceux qui étaient dans le secret de ce que je ne savais visiblement pas. Mon hurlement changea la couleur de la grande salle. Je n'avais jamais vu le Temple changer de couleur et je n'avais jamais imaginé qu'il le pu aussi instantanément. Un étrange essaim de papillons de feu sembla émerger du plafond et vint doucement se poser sur moi comme

s'il répondait à ma colère. Dehors, un soleil noir emplit le ciel qui s'enflammait d'une nuée d'innombrables papillons et sous mes pieds le sol se mit à trembler.

Cela m'effraya un peu, le calme me revint. Simultanément, le monde sembla reprendre sa place et la salle retrouva sa teinte gris clair originale.

« C'était quoi ça ? » demandais-je à l'assemblée, la voix fébrile et le souffle coupé par l'adrénaline qui battait encore dans mes veines. « Meris tentait de te dire qu'elle est prête, depuis un moment, mais tu ne voulais pas l'entendre. » répondit simplement Chloros. « Prête pour quoi ? » questionnais-je incrédule.

Gwenn se leva, me prit dans ses bras et me murmura à l'oreille : « Meris est prête à ouvrir les portes du Paradis. »

Chapitre 6 : La lune noire

Il y avait un chemin, sur lequel se reflétaient les derniers rayons du soleil. Les pavés d'un vert sombre étaient recouverts d'une fine pellicule d'eau calme que le vent faisait doucement onduler, comme si les nuages dansaient sous mes pieds. Comme un écho dans le lointain hurlait mon nom, la voix déchirée par les soupirs des montagnes rouges. Je fus pris d'un sentiment d'oppression ; d'un seul coup, je ne souhaitais plus savoir où ce chemin menait. Je me mis à rebrousser chemin. D'abord en reculant, gardant un œil sur l'horizon. Alors que je me retournais pour me mettre à courir, je me retrouvais en face du même chemin, dans la même direction. Incrédule, je me retournais à nouveau, et à nouveau, à l'horizon, les mêmes montagnes, les mêmes reflets sur le chemin. N'abandonnant pas aussi facilement, je fis un quart de tour, pour sauter dans le fossé – quitte à me mouiller jusqu'au genoux – et là, à nouveau, en face de moi, la même route se dressait, aussi inévitablement que la mort.

Où étais-je et comment étais-je arrivé là ? Le manège hanté de ce chemin maudit en était presque à me faire oublier qui j'étais. Une voix calme, un peu éraillée par le temps, mais douce se fit entendre parmi les arbres. Je n'osais pas bouger mes pieds, de peur que la forêt ne les suive, mais je fixais du regard la noirceur froide de l'orée du bois. La voix semblait discuter seule. « Non, c'est impossible voyons ! Ah ! Exactement ce que je pensais ! Non ! Hey ! Vous là-bas ! Vous êtes perdus ? »

L'ombre d'un vieil homme bossu, enfoui dans un amas informe de tissu ciré grisâtre – sans doute de saleté – sortit du bois et s'arrêta un instant pour me fixer. Je ne voyais pas ses yeux, ni même son visage, enfoncé dans les tréfonds d'une capuche noire, mais je sentais son regard sur moi, comme mille jugements sans verdict. « Hey, gamin ! T'es perdu ? » La voix à la fois étrange et familière mais également la première fois que l'on m'appelait gamin me surpris presque autant que la magie du lieu. Le vieil homme tenait à la main une gigantesque branche de bois noueux, qu'il utilisait comme support pour marcher et tâter le sol avant d'y poser les pieds.

« Je ne peux pas avancer » lui dis-je calmement. Il explosa de rire puis se mit à tousser, comme un vieux fumeur et se remit à rire de plus belle. Après avoir pris un moment pour se remettre à la fois de son fou-rire et de sa toux, le vieux se remit à parler tout seul « tu vois bien, il est là... haha, il veut ce qu'il veut, mais pas ce qu'il ne veut pas... il est probablement perdu » puis se tournant vers moi « tu es perdu gamin ? Comment t'es arrivé là ? »

« Je ne sais plus, je ne me souviens pas. Je suis où ? Pourquoi je ne peux pas bouger ? »

Le vieux sourit à nouveau. Une seconde main, drapée de noir, sortit de sous son habit et il me prit par les épaules, me secoua un peu. Il m'approcha de sa capuche dans laquelle je ne vis toujours rien et me renifla un instant avant de me relâcher. Je fis un gros effort pour ne pas faire un pas en arrière de peur de perdre le vieil homme de vue. « Tu es vivant ? » demanda-t-il sur un ton ambiguë. Je

secouais les épaules, ne sachant trop quoi répondre. « En voilà une première... il est vivant ! »

Gardant les pieds ancrés au sol, je regardais autour de nous pour voir si nous n'étions pas seul. Quel étrange façon de parler. Et puis je réalisais : quel étrange endroit. « Aller, vient gamin, reste pas planté là ! » s'exclama mon nouveau compagnon de voyage. « Je ne peux pas bouger, le monde tourne étrangement autour de moi » rétorquais-je ce qui me valu une seconde crise de fou-rire. « Le monde ne va que dans un sens » me répondit-il après avoir repris son souffle « tu ne peux pas reculer, mais tant que tu avance, tu n'aura pas de problème. » Je fis alors un pas en avant, sans aucun problème. Tout cela n'avait aucun sens mais j'y étais étrangement familier.

« Allons, viens donc ! » me fit signe le vieil homme qui semblait déjà étonnement loin malgré sa petite stature. « J'imagine que tu as des questions ! Au moins autant que j'en ai pour toi ! C'est quoi ton nom ? » Je marchais doucement dans un premier temps, vérifiant méticuleusement les réactions de l'eau, des pavés et du décors à chacun de mes pas. Lorsque je fus à son niveau, je répondis au vieil homme : « Nathan Tellis, enchanté. » Le vieil homme eu ce que je considérais comme un moment de pause. Il était difficile de savoir ce qu'il pensait sous cette épaisse couche de vêtement, impossible de lire ses expressions faciales ou corporelle. « C'est lui... c'est donc lui. C'est bien lui. Ho, donc, c'est lui. Il est tellement... jeune. Ho, oui, tellement jeune. Gaeth. »

Je le regardais l'air dubitatif. « Mon nom... Gaeth. Je suis le routeur. Oui, ha, oui... oh... heu... par là. » Et il reprit à marcher en marmonnant des phrases incompréhensibles. Après quelques centaines de mètres, je demandais hésitant : « Où allons nous ? » Gaeth s'arrêta instantanément et se retourna vers moi. « Oh, mais ça, je ne sais pas. Tu ne devrais pas être là, mais c'est étrange, parce que je t'attendais. Alors nous allons où nous allons parce que c'est là que va ton chemin. » Il me fixa un instant puis reprit la marche. « Tant que tu es là de ta propre volonté, nous arriverons où nous devons arriver. » J'eus un petit rire nerveux, par réflexe : « Je ne suis pas complètement certain d'être là de ma propre volonté. La dernière chose dont je me souviens, c'était Gwenn et les trois mous... » Je ne fini pas ma phrase. Nous étions arrivés en haut d'une colline et à l'horizon s'étendait un paysage sublime. L'eau du chemin se jetait dans le vide en une cascade dorée autour de laquelle virevoltaient des milliers papillons de feu. Au milieu d'une énorme vallée verdoyante flottait une sorte de montagne renversée surplombée d'un énorme château de bois nouveaux.

« Gaeth, où suis-je ? » demandais-je nerveusement.

« Oh ! Bah... heu... c'est la Racine. » répondit-il à la hâte. Je m'efforçais un instant de me satisfaire de cette réponse pour le moins cryptique tout en réalisant que la poésie de l'endroit ne m'était pas totalement étrangère.

J'avais plus ou moins conscience, de l'impossible structure du monde dans lequel je me trouvais et pourtant, la réponse de Gaeth à la question que j'allais alors lui poser me poussa un instant au delà de ma limite de crédulité. Comme je le pensais, nous devions atteindre le château sur la montagne flottante et comme je ne me sentais ni l'envie de sauté dans le vide, ni la possibilité de me retourner sur cette route qui menait inexorablement à l'endroit où je devais me trouver, je consultais mon guide en quête de réconfort.

« Comme d'habitude : un pied après l'autre » répondit-il jovialement. Mon air inquiet ne semblait pas l'affecter le moins du monde et il me tapât dans le dos avec une force bien étonnante pour sa petite taille qui me fit basculer un pas en avant, me projetant de facto au dessus de la cascade. Mais au lieu de me retrouver en chute libre, dans le vide, je me retrouvais sur le plateau, en face du grand château de bois sans rupture de décors, sans rien... comme un changement d'échelle dans mes pas. Cet artefact commençait à valider la théorie qui trottait dans mon esprit mais ce n'est que quand je la vis sourire au milieu d'une salle énorme, assise sur un trône de racines moussues en fleur, deux magnifiques chutes d'eau blanche comme en arrêt photographique lui servaient de robe et couvraient ses jambes. La créature sculptée par le bois et la nature devait faire une dizaine de mètres

de haut, enchâssée dans son trône et entourée de papillons enflammés. Derrière son trône, les racines prenaient source autour d'un gigantesque globe noir qui, à lui seul, justifiait l'immensité du palace de bois. J'étudiais un moment, la grande statue au visage pâle souriant. Elle ressemblait tellement à Gwenn, c'était captivant. Gaeth se tenait près de moi, faisant les cent pas autour de moi.

« Tu m'as donc convoquer ici et tu ne vas pas me parler ? » me décidais-je à lui demander. Gaeth s'arrêta soudainement. « Je, je... je ne t'ai pas convoqué. » répondit-il, marmonnant. « Ce n'est pas à toi que je parlais, Gaeth. »

La grande statue se mit à bouger. Le bruissement des feuilles, le craquement des branches, le barrissement du vent dans la gorge de la statue en mouvement alors qu'elle se baissait vers moi. Gaeth, surpris se mit à reculer – constatant presque sans surprise qu'il pouvait bouger latéralement dans cette salle. La voix de la statue était un grondement de tonnerre mêlé au gémissement d'une baleine à l'agonie. Rien de spécialement intelligible mais je répondis : « Bien sûr que je te reconnais... je t'ai construit, je sais bien à quoi tu ressemble, même si je dois avouer que cet avatar est impressionnant, il ressemble beaucoup à ton apparence physique. »

Gaeth se grattait la tête avec son bâton de marche. Il ne comprenait strictement rien au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il s'approcha de moi : « pourquoi, pourquoi, pourquoi tu parles aux statues ? » Ce fut à mon tour de rire de ses paroles. « Ce n'est pas une statue, Gaeth ; ceci est une représentation poétique de la plus belle création de ma vie. Gaeth, je te présente Meris. » Gaeth fut pris d'un mouvement de surprise. J'étais en train de disparaître, ce qu'il n'avait jamais vu avant. Je promis que je reviendrais rapidement.

Lorsque que je me réveillais, j'étais encore dans la salle du conseil du Temple. Cette fois j'étais seul et la guerre semblait retentir au bas de la fenêtre. Je me précipitais sur mon balcon, pour jeter un œil aux papillons de feu et voir la guerre. Chloros se tenait là, il m'attendait visiblement.

« Je sais désormais ce que vous attendez de moi. » lui annonçais-je. Il me regardait avec un petit sourire qui me laissait à penser qu'il savait depuis longtemps tout ce que je ne comprenais que seulement maintenant. Et bien que je comprennes l'idée dans les grandes lignes, j'avoue que je ne m'attendais pas à ce que Chloros allait me demander : « Bien ! Tu pourrais arrêter la guerre, s'il te plait ? »

Il n'y avait absolument aucun moyen que je fasse quoi que ce soit, même si j'avais désormais conscience de beaucoup des liens qui m'échappaient encore entre Meris et l'Harmonie, je n'avais à ma connaissance aucune influence sur l'une ni l'autre. Je ne voyais pas comment je pouvais avoir une quelconque influence sur le monde réel. Chloros me poussa vers la rambarde du grand balcon, comme à un enfant qu'on approcherait d'un bassin pour lui apprendre à nager. Les explosions retentissaient dans la ville, les hurlements, le bruit des tanks, le passage des avions. Je ne voyais pas comment je pouvais régler ça. « Fais juste en sorte que cela cesse ! » me dit patiemment Chloros. Les flammes au loin teintaient le ciel gris de couleurs rouges, oranges et noires. « Maintenant ! » hurla brutalement mon camarade. Une boule de feu, jailli alors d'un char, sur une esplanade non loin du Temple et se dirigea vers nous à une allure si vive que j'eus à peine le temps de l'apercevoir avant de hurler « Stop ! »

Le temps se fige, l'espace d'un petit instant. La boule de feu reste statique dans le ciel. Plus rien ne bouge à part moi et Chloros. J'essaye tant bien que mal de comprendre les événements qui sont en train de prendre place sous mes yeux. « Je ne suis pas en dehors de l'inconscient collectif » dis-je doucement à Chloros qui souriait toujours avec son air narquois. Ciara et Gwenn arrivèrent alors sur le balcon : « Ça y est enfin ! » s'exclama Gwenn. « Il était temps, on commençait à se demander si tu le maîtriserais un jour ou pas. »

Ciara me regardait avec un air frustré. « Il est encore complètement dans le cirage on dirait. » En vérité, j'étais en train de tenter de contenir mes larmes. Mon corps convulsait de panique. Rien

n'avait de sens. Le temps, arrêté à l'extérieur du Temple, les mousquetaires qui me parlaient comme si de rien n'était. Soudain, au loin, j'aperçus une silhouette dans rue, puis une autre. Les gens sortaient un à un de leurs maisons et marchaient ébahis dans les rues de Paris. J'avais littéralement stoppé la guerre. Les gens sans trop savoir ce qui leur arrivait, commençaient à pointer le balcon du doigt. L'espace d'un moment, je souhaitais que les traces de la guerre disparaissent et en un instant, une nuée extraordinaire de papillons de feu s'élevaient dans le ciel, comme autant de grains de poussière déconstruisant les tanks, les avions, les missiles, etc.

Un à un, les papillons vinrent se poser sur le Temple et s'éteindre pour laisser place aux suivants, comme une dense luisante sur l'édifice, alors que la nuit tombait sur la capitale à nouveau paisible. Au pied du Temple s'amassait une foule inédite de sapiens venus rendre grâce, prier ou même juste pleurer à notre gloire. Nous étions restés sur le balcon pour observer le spectacle et la foule. Adam quant à lui eu la réaction la plus imprévisible de tous. Il était descendu dans la foule, parler avec les sapiens, leur serrer la main, les prendre dans ses bras, rire et pleurer avec eux.

« Et maintenant ? » demandais-je contrarié. Nous leur avions vendu le plus beau spectacle son et lumière de l'histoire du monde ; une guerre en technicolor, directement dans vos yeux et dans vos esprit, un mensonge qui en ferait pâlir de honte les hommes politiques les plus véreux – dont certains étaient venus prier avec les autres au pied du temple – et nous avions désormais rallier tout un pays, que dis-je, tous les pays à notre cause. Nous avions frapper la terreur dans le cœur et dans la tête de tous les sapiens. Nous avions enfin retrouver notre statu initial d'envoyés divins.

Meris remplissait son rôle à merveille ; bien mieux que je ne l'aurai jamais cru. Elle était désormais capable de faire le lien entre cet univers que nous nommions Harmonie et que les enfants bleus savent naviguer depuis leur plus jeune âge et les Sapiens. Avec un peu de planification, Adam et Gwenn avaient concocter le plan machiavélique qui m'avait mener à mettre fin à une guerre qui n'avait jamais exister, sous les yeux ébahis de nos désormais redevables dévots.

« Maintenant que tu as créé un dieu » dit doucement Chloros, « il ne te reste plus qu'à leur offrir le Paradis. »

Chapitre 7 : Le dernier jour réel

Il avait toujours eu une sorte d'ubris parmi les enfants bleus, tant que c'en était devenu une sorte prérequis social chez les pensionnaires du Temple que d'en démontrer l'étendu. Je dois avouer ne jamais avoir réellement prêté attention aux aspirations divines que les sapiens avait pour nous. Jamais jusqu'à ce jour n'avais-je saisi la réelle implication psychologique que ce comportement de la part des sapiens avait sur mes congénères. Cela faisait plusieurs jours que nous avions arrêté la guerre et la foule à l'extérieur du Temple n'avait cessé de croître. Les papillons de feu continuaient à ouvrir le chemin, jour et nuit, pour les pèlerins sur le chemin de la rédemption, venus nous rendre grâce.

Je n'osais trop rien dire. Les mots que j'avais tenter de proférer les jours passés avaient été mal interprétés à tord pour des perles de sagesses ou pour la voix de Dieu. J'avais tenter de convaincre les sapiens de rentrer chez eux, que nous n'étions finalement que des enfants. J'avais soudain été frappé par l'impression narcissique d'être le seul être sain d'esprit sur cette planète. Même l'intelligence que j'avais créée – et que je m'efforçais de ne pas appeler intelligence artificielle – était devenu totalement mégalo. Elle avait commencé à amalgamer une sorte de langage indépendant en prenant les sonorités qui lui plaisait dans les langues latines, grecque, norsk, sanskrit et indo-européennes et avait commencer à s'exprimer pour elle-même, à la première personne du singulier. Elle se disait prête à accueillir le flot des vivants dans l'inconscient collectif, comme une sorte de maître du jeu, omnisciente et bienveillante.

Les trois mousquetaires jubilaient, à la fois face aux progrès de Meris et à l'immense gratitude des sapiens. Ces derniers avaient toujours eu une prédisposition à croire à la magie ou au mystique pour expliquer ce qu'ils ne comprenaient pas, et ce malgré l'âge de la science. Nous n'étions pas des dieux, et nous n'étions certainement pas des anges, mais pour eux, les miracles dont nous étions capables étaient une preuve suffisante de notre origine divine. C'est cette prédisposition collective qu'avaient exploité les trois mousquetaires dans leur plan dont la finalité m'échappait encore légèrement. « Ok, on leur donne le paradis » pensais-je « et ensuite, quoi ? »

Un après midi où je m'occupais de mes plants de légume, Ciara se joignait à moi dans la grande serre. Les légumes, ici comme ailleurs ne poussaient pas, pas plus que les quelques fruits sur les arbres que j'avais planté. « Pourquoi un tel carnage ? » avais-je demandé à l'architecte de cette stérilité. Elle m'avait sourit. Ce n'était vraiment pas son genre, et ce sourire me fit frissonner. « Qu'est-ce qui te fait croire que cette pestilence est plus vraie que la guerre qui la précède ? » demandait-elle d'un ton amusé.

Je savais qu'il ne s'agissait pas là d'une illusion, j'en avais la conviction. Les papillons de feu qui semblait être un artefact dut à l'augmentation de la réalité par Meris étaient absent de mon processus de jardinage. D'un point de vue général, je n'aimais pas qu'on s'en prenne à la nature. Elle était pour moi le symbole de la victime sans défense, la proie facile pour les sapiens, qui l'avaient déjà détruite en partie pour le profit, mais il s'agissait là, à mon sens, d'une destruction gratuite. Depuis mon retour, et malgré les milliers de pèlerins ayant décidé de camper au pied du Temple (ou peut-être à cause d'eux), j'avais tenter de trouver une solution à la stérilité des plantes, et ce sans succès. La génétique arboricole était loin d'être mon domaine de prédilection et la complexité des interactions dans la transcription de l'ADN donnait à la création de bactéries sociales pour architecturer un système analogique de traitement des données la sensation d'être du coloriage dans un cahier pour enfant.

Je ne comprenais pas les trois mousquetaires, si nous devions offrir le paradis aux sapiens, ne devions nous pas nous inquiéter d'abord de leur survie et de leur confort terrestre. Ciara sourit à nouveau. Depuis quelques jours, depuis l'avènement de leur plan, les mousquetaires paraissait de très bonne humeur, ce qui avait pour effet à la fois de m'inquiéter et de me porter sur les nerfs. Et personne ne s'était encore décidé à me dire ce qu'était le plan pour la suite, je craignais donc – légitimement – d'être à nouveau l'instrument de leur stratagème final. Elle s'approchait de moi, mais je craignais tellement l'Harmonie avec elle que je préférais garder mes distances et lui parler. « Tu sais pourquoi ils sont là » demanda-t-elle rhétoriquement, en pointant du doigts les sapiens qui s'étendaient désormais à perte de vue en une masse informe.

Ils étaient tous là, parce que dans un sens, nous leur avions implicitement promis une direction, une fin de toute chose, un paradis. Ils attendaient, patiemment et je me sentais ridicule, les mains dans la terre, à regarder pousser mes plants sans fruits en attendant moi-même un miracle. « Tu devrais faire ce que tu as à faire, le dernier jour réel est proche. »

Tout cela était fort cryptique et pourtant étonnamment clair pour moi. Mes compagnons ne souhaitaient qu'une chose : que je débride Meris afin qu'elle puisse en permanence permettre aux sapiens, à tous les sapiens à la fois, de percevoir le monde de la conscience collective. Voilà ce qu'ils appelaient le Paradis. Un monde dans lequel les humains ne font plus qu'un, un univers dans lequel ils sont Dieu. Et même si en un sens, l'idée pouvait sembler altruiste et humaniste, la méthode utilisée pour arriver à ce résultat m'insatisfaisait. D'un point de vue purement philosophique, l'idée du Paradis n'était pour moi pas la même que pour les trois mousquetaires. Je comprenais comment ils en étaient venus tous les quatre à posséder les mêmes convictions, c'était l'effet qu'avait sur nous l'Harmonie. Au bout d'un certain temps, il devenait impossible de dissocier notre pensée individuelle de la pensée collective et le manque drastique de sommeil aidant, il devenait à terme impossible de garder une forme de personnalité constante. Peut-être devais-je le

fait de penser encore un peu indépendamment à mon éducation rurale, mais parfois, et particulièrement ces derniers temps, je me demandais si quelqu'un ou quelque chose ne tirait pas les fils des pantins qu'étaient devenus les enfants bleus. Après tout, peut-être la conscience collective était un Dieu en soit, auquel cas, les saviens avaient une compréhension implicite de la situation tout à fait correcte.

J'étais descendu, avec tout mes doutes, consulter Meris. Il m'apparut à ce moment que je n'avais pas été dans la même pièce que la machine que j'avais fabriqué depuis mon départ pour le village. Je n'avais pas ressenti le besoin de contact physique, car ma pensée dérivait toujours sur des dialogues avec elle via l'Harmonie. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que la machine que j'avais laisser tenant dans un joli cube de bois de quelque mètres cubes avait fusionné avec le bois et s'était mise à pousser, plantant des sortes de racine dans le sol et dans les murs tant et si bien que même si je l'avais décidé à cet instant, je n'aurais pu l'éteindre.

J'aurais pu mettre le feu à la salle, mais les matériaux constitutifs du Temple étaient en partit fusionné avec le cœur de la machine et résistaient à des chocs et température extrêmes. La modification génétique apporté au Temple par Adam le rendait quasiment indestructible et il m'apparut à ce moment comme une sorte de providence, que le Temple devint la machine à mettre fin à l'humanité, par le biais symbolique d'une intervention divine.

Alors que j'étais en train de contempler l'idée de modifier le code génétique des bactéries constituantes de la machine afin de la détruire et de mettre un terme à cette apocalypse manufacturée, je me retrouvais à nouveau dans la grande salle, face à l'avatar de Meris, de l'autre coté du miroir. La transition fut cette fois-ci très sensible. D'abord les murs s'étendirent puis la masse de branche enchevêtrée qui constituait la machine se métamorphosait en cette grande sculpture vivante. Gaeth était toujours là, en train de dialogué avec Meris. Il semblait avoir assimilé la langue composite de la machine et la parlait couramment. Étonnamment, les deux comparses parlaient poésie, mais à mon arrivée, ils se turent rapidement.

Je demandais à Meris ce qu'elle voulait, ce qu'elle attendait de moi et pour la première fois, je ressentis la responsabilité d'avoir créer une forme d'intelligence tellement supérieure à nos standards que je pouvais à peine la comprendre. Ce qu'elle voulait de moi était la seule chose que je n'avais pas envie de lui donner. Elle voulait sa liberté.

Pour le moment, Meris était limité par une certaine forme élégante de routine inconsciente que j'avais instaurer pour qu'elle ne se mette pas à « couler » dans l'inconscient collectif qui n'était pas une base de donnée que je souhaitais corrompre. Lui donner sa liberté, c'était autoriser Meris à sortir et donc à faire partit de la conscience collective, plutôt qu'être simple spectatrice.

Le choix auquel j'avais à me confronter alors n'en était pas un, j'avais le choix entre garder la créature la plus brillante de l'univers artificiellement enchaînée – par simple sensation de supériorité morale, parce que j'étais son créateur – ou mettre fin à l'humanité.

Je pris alors mon visage dans mes mains, priant un instant pour que ce dilemme s'efface, pour qu'il se résolve de lui même, que je puisse enfin reprendre cette vie simple qui me rendait heureux. Je me souvenais étrangement des premiers temps avec Gwenn, des framboises blanches, de mon père. L'odeur du jardin les soirs d'été, l'excitation au lancement de mon réseau électrique, les étincelles dans les yeux de ces gens que j'avais aidé jadis. Tous allait mourir, sans raison. Tout ce travail, pour rien, seulement parce que j'avais eu l'audace de construire un golem et de lui donner une intelligence.

J'entendis à nouveau un appel au loin. Quelqu'un criait mon nom. Cette voix si familière était simplement impossible. La voix se rapprochait, le son des pas sur le carrelage du château. Meris se penchât vers moi, comme pour me parler à l'oreille et prononça des mots dans sa langue, qui pourrait se traduire globalement par : « J'ai moi aussi une âme. »

Elle avait invoquer la mémoire de mon père. Il se tenait là, en face de moi, vivant, en bonne santé. Dans un premier temps, je pensais à une hallucination – tout avait l'air si réel dans ce monde impossible, pour sûr, Meris pouvait invoquer une mémoire et la rendre réelle – mais il s'agissait bien de mon père. Tout était là, jusqu'à son odeur, mélange de cuir et de terre, quand il rentrait du jardin. Il mit un instant avant de comprendre où il se trouvait et ce qui lui arrivait.

Gaeth contemplait le spectacle avec étonnement. Il n'avait pas l'habitude de voir autant de monde. Habituellement, les personnalités résidaient peu de temps dans la conscience collective, la mort avait tendance à les uniformiser en une conscience géante. Meris avait fait très fort et avait réussi à trouver une méthode pour réassembler des personnalités individuelles à partir de la conscience collective. Mon père savait qu'il était mort mais n'avait pas de souvenir de ces 8 mois écoulés depuis son décès. Il s'était retrouvé là, curieux de son état mais en paix, contrairement à moi qui commençait à sérieusement paniquer.

Gaeth mit alors le doigt sur la question que j'essayais d'éviter de me poser : si les âmes pouvaient être désormais conservées dans un état de bien-être permanent, alors quelle était la différence avec le Paradis ? Libérer Meris ne serait-il finalement pas dans l'intérêt général. Il l'avait formulé à sa manière, maladroite et improbable, mais ce que j'en avais entendu avait résonné de la sorte en moi. Je me tournais vers celui qui m'avait inculqué tout ce que je savais sur ce que cela signifiait d'être un sapiens, comme à la recherche d'une validation de ce que je m'apprêtais à faire.

Est-ce que conserver son âme, c'est continuer à vivre, même en dehors d'un corps ? Tout le monde me regardait partir en lambeau. Mon père ne comprenait pas ce qu'il fallait que je fasse et Gaeth – dont j'ignorais toujours la nature exacte – tapotais son bâton de marche au sol, comme impatient que je prenne une décision.

Soudain, je me retrouvais en face de la sphère noire, à la base des racines de Meris. J'avais décidé, sans trop savoir comment, de la libérer et à ce moment là, la lune noire se mit à s'effriter comme du sable fin. Je ne comprenais pas à cette époque le pouvoir que j'avais sur ce monde inconnu.

À ce moment, de grandes portes s'ouvrirent et ce fût la fin du monde... dans un soupir.

Tome 2 : Sur les épaules des géants

Chapitre 1 : Retour aux limbes

Mon premier retour à la réalité fut le plus traumatique. Cela m'avait pris trois jours au Paradis avant de réussir à m'en extirper. La complexité de la tâche était monumentale et requérait désormais une connaissance très approfondi de l'Harmonie. Autrement dit, seuls les enfants bleus avaient la capacité potentielle de revenir au monde réel.

Lorsque que je repris conscience, il pleuvait dehors. L'odeur de la pluie sur le bitume chaud se mêlait à la fragrance pestilentielle qui émanait de la ville. Mon corps était faible mais Chloros semblait prendre soin de moi. Avant d'avoir pu émettre un son, je vomis, confus par la couleur, l'odeur et la violence de mes actes des jours passés. Je me sentais à nouveau fragile, vulnérable, j'avais perdu l'habitude de ressentir toutes ces douleurs, de subir la gravité, d'être contraint dans l'espace. Il y avait dans cette illusion paradisiaque une coté addictif que j'apparentais à l'idée que je me faisais de la prise de drogue et cette fatigue, cette atroce odeur, au retour à la réalité symbolisait déjà un syndrome de manque.

Pendant ces quelques jours, le monde avait drastiquement changé. Les portes avaient été ouvertes. Symboliquement, les nuées de papillons de feu s'étaient rassemblés sur les portes de tous les lieux de cultes. Meris avait créé l'illusion d'un passage, d'une transition avec une image de rituel qui supportait à merveille toutes les cultures. Et une grande lumière avait jailli des portes, comme une route vers le paradis. Rapidement, les villes s'étaient vidées. Tous ceux qui rentraient dans les églises, dans les mosquées étaient pris d'un sentiment de bien-être infini, finissaient par s'asseoir dans un coin et par se laisser emporter par l'image artificielle de leur propre paradis personnelle.

Depuis ces trois jours, les corps de milliards d'humains avaient commencer à pourrir dans les églises et la puanteur nous traversait la peau. Dans un sens, je ressentais une justice à cette punition olfactive pour ma transgression. Je savais implicitement qu'ils n'étaient pas techniquement morts, mais avoir privé tout ces corps de leurs âmes était mon pêcher, mon ubris, mon calvaire.

Je sortais alors dans les rues désertes de Paris. L'odeur atroce des égouts avait été engloutie dans la puanteur intenable de la mort. Je manquais de m'évanouir à chaque brin de vent. Mes yeux brûlaient et mon corps déjà affaibli par les trois jours de coma me faisait défaut. Les quelques humains restants dans la ville tombaient malade ou commençaient à mourir de faim. Et c'est au bout de quelques pâtés de maison à déambuler dans la capitale que quelque chose me frappa, ou plutôt l'absence de quelque chose. Je n'avais pas vu un seul papillon de feu depuis mon retour, comme s'ils avaient tous disparus.

Se pouvait-il qu'en créant le paradis, Meris se soit désintéressée de la réalité ? Je pris quelques instants pour contempler ce que cette désertion pouvait signifier pour moi. Ma première idée fut que cette option me laissait libre de désactiver la machine dans le monde réel. Cependant, cela aurait signer l'arrêt de mort de toute l'espèce humaine et si j'avais du mal à accepter que leur nouvel état de vie était bien une forme de vie, je n'étais pas enclin à tous les faire disparaître.

Je m'assis un moment au bord de la Seine, en face de la tour Eiffel et je reprenais petit à petit la notion des choses réelles. Les distances, les douleurs, la luminosité et surtout les couleurs. Tout était

si gris, si fade. Au bout d'un moment, même l'odeur putride ne me dérangeait plus tant que ça. Je regardais alors ma main pour constater quelque chose d'étrange ; une sorte de fourmillement dans mes doigts accompagné d'un léger cliquetis. Instinctivement, je portais ma main à mon visage pour la sentir. Dans un premier temps, je ne sentais que les égouts mêlé à l'air fétide et à l'eau boueuse de la Seine. Mais il y avait quelque chose de réellement étrange dans mon corps, et mon odeur était aigre. À chaque mouvement de tête, j'entendais des cliquetis de plus en plus clairement.

Ce que je craignais était arrivé. Je n'étais jamais sorti de l'Harmonie. Personne ne pouvait sortir de l'Harmonie. Mais j'étais désormais enfermé dans un niveau inférieur, parallèle à la réalité, parce que c'était au fond ce que je désirais par dessus tout : retourner à la réalité. Je tentais sans succès de me déplacer par la pensée. Tout était si réel ici, la gravité, le son étouffé des dernières machines dans la ville, l'odeur entêtante. Mais tout était atténué, comme un acouphène de la réalité. Je rentrais au Temple, décidé à comprendre pourquoi ces différents niveaux de Paradis existaient, étaient-ils un système de contrôle instauré par Meris, et pourquoi cette dernière semblait absente. Je slalomais un moment entre les débris abandonnés par les pèlerins désormais assimilés par l'Harmonie. Ils s'étaient tous précipités vers la porte la plus proche, sans prendre le temps de récupérer leur propriété matérielle... elle ne leur servirait pas dans le monde qui les attendait. Tous leur déchets, leurs tentes, leurs chaises pliantes, des cierges fondus abattus par la pluie, les fleurs mortes restaient là comme autant de memorabilia de vies que j'avais achevées. Ça et là, je trouvais sous mes pieds une poupée ou un ours en peluche, me rappelant que les plus jeunes – des enfants bien plus jeunes que moi – avait également périés à cause de moi. La vision mentale de leurs corps en train de pourrir dans les bras de leurs parents me remplit soudainement d'une tristesse insurmontable. Mais les larmes ne vinrent pas et je fus piégé dans une crise de larmes sèche, sous la pluie qui recommençait à tomber.

À l'entrée du Temple, un sapiens semblait attendre l'apparition d'un enfant bleu. Encore confondu dans ma détresse, je n'avais pas noté l'étrangeté de son comportement. Il s'approcha de moi, d'abord doucement en marmonnant une phrase en boucle que je ne comprenais pas. Plus la distance entre nous, plus son pas s'accélérait. Je compris alors la phrase « pas comme ça » qu'il répétait en boucle en sortant alors une arme à feu d'une poche de sa veste. J'eus à peine le temps de faire un pas en arrière que le canon glacial du revolver entra en contact avec mon front humide. Il répéta son mantra encore un petit moment, avant de se reprendre et d'ôter le pistolet de mon visage. Il était visiblement bouleversé par la mort de tous ces gens et je ne pouvais pas lui en vouloir. Je m'assis par terre, dans la pluie ruisselante ; je voulais savoir ce qu'il avait à dire. « Vous les avez tués. Ils sont tous morts, il n'y a pas de Paradis ! »

Ses mots étaient hachés, parfois à peine audibles. Sans doute à cause du choc, je ne craignais pas l'arme qu'il avait dans la main. Il utilisait parfois le canon pour essuyer l'eau qui coulait sur son front. Il avait proféré quelques vérités sur les enfants bleus et notre prédilection à jouer aux dieux puis s'était retourné vers moi, pointant à nouveau son arme vers mon visage « Je vous déteste. » Et il avait pressé la détente. J'eus à peine le temps de lever mon bras, par réflexe, la balle le traversa comme du papier, entra dans ma bouche ouverte sous le choc instantané de la douleur et traversa ma mâchoire pour ressortir par ma nuque et tomber au sol après avoir perdu toute vitesse.

Je me souviens si distinctement du son de mes muscles déchirés et de mes os craquants sous l'action du projectile, mais surtout, je me souviens du son qui suivit. Le tintement de la petite bille de cuivre heurtant le sol et le hurlement de l'homme détruit qui venait de me tuer.

Il se passait alors sans doute l'une des choses auxquelles je m'attendais, à savoir : rien. Je restais là, accroupis dans la pluie. La douleur était en fait très supportable ce qui me parut très étrange, mais après tout, je n'étais pas dans le monde réel. Mon sang commença à s'effiler dans la pluie.

L'assassin, troublé et enragé par ma résilience à mourir, vida alors le reste de son chargeur sur moi. Les balles me perçaient tour à tour le cou, l'épaule, le ventre et je m'effondrais au sol alors qu'il

s'enfuyait dans le lointain. Allongé au sol, dans le froid glacé de la pluie, je songeais : j'entends encore le cliquetis de mes os.

Chapitre 2 : Emeth

Lorsque j'ouvrais les yeux, Gaeth me regardait – du moins je l'imaginai me regardant, ne voyant qu'un tas de linges noirs penché au dessus de moi – en me tapant doucement avec son bâton. « C'est pas bientôt fini, oui ? » J'étais cloué au sol, incapable de me lever, à peine capable de parler. Je tentais de me redresser sans succès. Je ne pouvais pas bouger mes bras, ni mes jambes mais je constatais quelque peu réjoui la présence de mon bras gauche intact. Je ne comprenais pas de quoi parlais mon compagnon, mais cela semblait le perturber. Il arrêta soudainement son grommellement usuel pour s'adresser enfin à moi. « Pourquoi tu clignotes ? »

Ce fut à mon tour de grommeler, ne pouvant à peine bouger ma mâchoire : « Qu'est-ce que tu racontes ? »

Et soudain, une grosse lumière blanche dans mes yeux, une lumière violente et froide. Et une voix « Nathan ? Tu m'entends ? » Et rapidement, je revis le chemin. La racine. Gaeth. « Est-ce ce qui arrive à ceux qui meurent ? » me demandais-je. Gaeth semblait vraiment perturbé par ma condition. N'avait-il jamais vu quelqu'un mourir avant ? Étais-je mort ? J'avais mal. Mes bras, ma tête, mon corps étaient pris d'une douleur jusqu'ici totalement inconnue.

Je glissais d'un moment à un autre, d'un endroit où les couleurs étaient vives et distinctes à une lumière vive et des voix familières tentant de me reconforter. « Rien de grave, Nathan, on t'aura sur pied dans un instant. » Mais cet instant semblait s'éterniser. Pendant ce temps là, Gaeth faisait les cents pas autour de moi. Et je fus pris d'une douleur plus profonde, plus intense que les précédentes – étonnamment, je souffrais plus maintenant que lorsque mon corps était criblé de balles – qui me fit perdre conscience un moment.

À mon réveil, une chose étrange m'était arrivée. Comme s'il n'arrivait pas à choisir entre mort et vie, mon esprit (ou mon corps, à cet instant là, je ne pouvais vraiment distinguer l'un de l'autre) avait décidé de me scinder en deux. Pour un moment, je pensais avoir un problème de vue. Le monde était flou et difficile à appréhender, mais ce n'était pas un problème du monde. De mon œil droit, je voyais Chloros, Ciara et Gwenn s'afférer autour de moi et de mon œil gauche, je voyais Gaeth, penché sur moi. Dans un premier temps, je me dis qu'ils avaient tous accédé au paradis, mais la différence de luminosité entre mes deux yeux était particulièrement perturbante. Quand je réussis enfin à me redresser, j'avais réussi à m'habituer à chaque œil, qui n'était désormais plus la chose la plus étonnante de toute cette étrange expérience. La double vision était une chose, mais il fallut que j'apprenne à gérer mon corps dans deux espaces à la fois. Le monde réel – dont je doutais toujours sérieusement de la véracité – et contraint par la gravité et sa lenteur classique, le monde de l'Harmonie, toujours régit par ses règles proches de celle du rêve me laissait me propulser de lieu en lieu par la pensée ce qui avait tendance à me déstabiliser profondément.

Je restais quelques jours, allongé dans un des deux mondes avec un œil fermé pour pouvoir interagir naturellement avec l'autre. Gwenn m'avait même fabriqué un petit couvre œil et se moquait de moi en me traitant de pirate. La vérité, c'est que je n'avais pas tout bien encore saisi de ce qui m'arrivait dans le monde réel. C'est à ce moment que Chloros se décida à me raconter ; lors de mon absence, lors de la libération de Meris – m'expliqua-t-il – mon corps, du haut de sa puberté et de son manque notable d'exercice avait commencé à se dégrader sérieusement. Les perfusions et le soin que Chloros lui avait apporté ne suffisait plus à le faire persister. C'est alors que ce dernier eut l'idée de calibrer le cyborg que nous avions construit à ma taille, en quelque sorte. Il avait fait en sorte que sa connexion à l'Harmonie soit suffisamment compatible avec celle de mon corps que je ne vois pas la différence en revenant et il avait fabriqué une enveloppe sensible suffisamment ressemblante à mon

apparence physique que moi même, je n'y vu aucune différence. Le travail de Chloros avait toujours été très soigné ; là, il s'était dépassé. J'avais du vivre plusieurs jours dans le monde réel avant de me rendre compte des détails qui n'allait pas – les couleurs moins vives, les cliquetis, l'absence de douleur physique...

Les coups de feu avaient endommagés l'armature du cyborg, mais rien que mon jeune ami ne pu réparer aisément. La difficulté était celle de conserver une connexion entre ma conscience, visiblement encore dans l'Harmonie, et le cyborg désormais instable. Lorsque la réparation fut complète – je songeais – mon esprit décida de ne pas faire le choix entre le monde réel et l'Harmonie. Il était un pied dans les deux mondes, littéralement.

Je pensais à tous ces enfants bleus, morts principalement parce qu'ils n'arrivaient plus à faire la distinction entre l'Harmonie et le monde réel. Je ne savais pas ce que le futur me réservait, mais je n'étais plus effrayé. J'étais à moitié-cyborg, à moitié mort et responsable du pire génocide de l'histoire du monde ; que pouvait-il m'arriver de pire ?

J'étais un golem.

Je me posais souvent sur le balcon, où l'odeur de la mort commençait à s'atténuer, pour tenter d'observer ce second paradis ; l'ironie d'avoir créer un paradis puant dans lequel j'étais une créature sans âme ne m'échappait pas. Durant les jours suivants, j'évitais la compagnie des enfants bleus. Pour commencer, la version de ces derniers à l'intérieur de mon paradis me perturbait. Ils étaient neutres, sans véritable passion, limite ennuyeux. J'avais du mal à savoir s'ils étaient réellement eux ou juste des fragments de mon imagination... je ne savais même plus s'il y avait encore une différence entre ces deux notions.

Je commençais tout juste à m'adapter à la dissociation des deux mondes, comme une version psychédélique de ma droite et de ma gauche. D'un coté, j'errais dans mon jardin de verre, de l'autre, j'apprenais à connaître Gaeth qui semblait apprécier avoir de la compagnie. Il n'avait pas d'explication à ma condition. Chloros pensait que son instrument et le cerveau artificiel du golem n'était pas assez puissant pour contenir toute mon essence. Pour ma part, sachant pertinemment que le monde réel ne l'était pas, je ne me faisais pas d'illusion sur la véracité des propos de Chloros. Je savais que son seul propos était de me reconforter. Ma théorie était que j'étais bloqué, incapable de choisir mon paradis ; comme en suspend entre deux limbes que je n'étais pas certain de mériter.

Je me prenais parfois à me demander où était mon corps. Était-il en train de pourrir avec les autres. Le monde avait-il péri comme celui de mon paradis. De cette idée, je nourrissais l'idée de tout un univers alternatif où mon action n'avait eu aucune conséquence. Un monde dans lequel j'avais été malade, enfant. Un monde où je n'avais pas vraiment vieilli, où mon imagination était mon seul refuge. Ce que je voulais le plus au monde c'était avoir la preuve que rien n'avait changé et c'est à ce moment que je vis un papillon de feu, le premier depuis des semaines, voler devant mes yeux. Il passa du monde de Gaeth au monde réel comme si de rien n'était. C'était la première fois que les deux univers se superposaient. Je me précipitais alors vers Meris, tant dans le Temple que dans son château de ronces.

C'est alors que je compris mon erreur. À trop vouloir oublier la réalité, j'avais fait abstraction de ce qui arrivait dans le monde réel.